

Le Monde illustré

I. Le Monde illustré. 1897-10-23.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr. relié et doré sur tranche.
ÉTRANGER (Union postale) : Un an, 27 fr. ; — Six mois, 14 fr. ; — Trois mois, 7 fr. 50.

41^e Année — N° 2117 — 25 Octobre 1897

Directeur : M. ÉDOUARD DESFOSSÉS

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.



CHATEAUDUN. — LE MONUMENT DE LA DÉFENSE DE 1870. — (M. MERCIÉ, sculpteur.)

COURRIER DE PARIS

Serions-nous à la veille d'un krach d'espèce nouvelle : le krach des tournées ?

Plusieurs symptômes, que les uns qualifieront d'alarmants, les autres de consolants, nous donneraient à croire que prochaine est l'heure où les artistes européens cesseront de trouver en Amérique risettes et dollars à discrétion.

Nous avons fait pressentir à nos lecteurs cette crise artistico-monnaire, mais nous ne pensions pas qu'elle dût éclater aussi promptement. Les palinodies vont vite.

Naguère encore les Yankees se pâmaient de confiance, quand on leur annonçait le débarquement d'une étoile venant de l'ancien monde. Et les enchères se disputaient la voyageuse, voire même le voyageur, car le mot *étoile* est des deux sexes en pareil cas.

Que les temps sont changés ! Une véritable levée de boucliers a lieu là-bas dans la presse, qui se montre presque unanimement hostile aux importations théâtrales ou musicales. Décidément les États-Unis mettent le protectionnisme partout. Le ton général de la polémique engagée est hargneux. On malmène de la façon la plus inexorable le système de l'exotisme, en variant avec plus ou moins d'amertume ce thème :

— Nous avons jusqu'ici fait preuve d'une véritable niaiserie. Nous nous sommes emballés comme de lourds gogos. Nous avons été moutons de Panurge et l'on nous a tondus. En voilà assez ! Pourquoi continuerions-nous, s'il vous plaît, à payer un *ut* de poitrine plus cher, parce qu'il arrive par le dernier bateau ? Pourquoi couvririons-nous d'or un grimacier de caboulot, une cascadeuse de café-concert, une ballerine du dix-septième ordre, simplement parce qu'ils ont fait la traversée de l'Atlantique ? Organisons un Congrès de défense nationale contre le pufisme. Jurons que désormais nous aurons un tarif d'appointements uniforme pour les produits de l'art américain et pour les produits de l'art nomade...

Ainsi ont parlé, ou à peu près, les feuilles de New-York et autres cités notables. Ne pas croire qu'elles aient pris là une initiative qui leur soit personnelle. Leur langage n'est, au contraire, qu'un écho. Ce qu'elles impriment aujourd'hui, on le répète depuis longtemps sur tous les tons là-bas.

C'était à prévoir, c'était même inévitable. La production des grandes célébrités ne se renouvelle pas tous les ans comme la pousse de la betterave ou de la pomme de terre. Nous traversons nous-mêmes à Paris une période de stérilité dont nul ne saurait prévoir la fin. Comparez, sauf de très rares exceptions, les personnalités en vedette sur les affiches à celles qui y rayonnaient jadis ; la décadence est évidente.

Or, pour un peuple aussi commerçant que les citoyens de la libre Amérique, qui dit décadence dit forcément dépréciation. Le niveau du talent baisse, la cote doit baisser. Cela ne manque pas de logique, par ma foi.

Voilà pourquoi, avec ou sans ligue préalable, l'ère des tournées touche à sa fin. Fin à laquelle peut s'appliquer la formule connue :

— Elle emportera tous nos regrets, ce qui fait qu'elle ne nous en laissera aucun.

~~~~~ Comme bien vous le pensez, fort délicate doit être la situation de ceux et de celles qui, suivant les vieux errements, s'en vont *in extremis* explorer cette mine de laquelle on a extrait tant de pépites.

La pauvre M<sup>lle</sup> Cléo, d'après les plus récentes nouvelles, serait en train de faire à ses dépens l'expérience de ces cruelles vérités. On comptait sur des ovations délirantes ; il n'y a eu qu'un accueil tout juste courtois, qui même se serait teinté d'ironie.

Sur quoi le directeur de la tournée aurait appelé le reportage à la rescousse afin de réveiller la curiosité des uns et de calmer la susceptibilité des autres. On a même raconté que l'indiscrétion des reporters en question était allée jusqu'à inter-

roger M<sup>lle</sup> Cléo sur les sympathies qu'un souverain étranger passait pour lui avoir témoignées naguère.

Si le fait est vrai, voilà, par ma foi, pour l'interview et la tournée, un aliment tout nouveau.

On se bornait antérieurement à demander aux cantatrices notables ce qu'elles pensaient de leur art, on les priait d'ouvrir leur cœur et de laisser lire leurs sympathies ou antipathies pour tel ou tel opéra, pour tel ou tel compositeur de musique. En voilà bien une autre ! Va-t-on se mettre à explorer les sentiments les plus intimes des survivantes, à fureter indiscrètement dans les secrets de leur alcôve ?

Quel singulier régal le journalisme fournirait là à ses lecteurs ! Quelles drôles de conversations s'engageraient à ce propos !

— Mademoiselle, ou Madame, dirait le reporter, voudriez-vous être assez aimable pour me dire quel est, parmi tous les personnages sensationnels avec qui il vous a été donné de faire connaissance, celui qui vous a paru être le plus aimable avec les femmes ?

Ou bien encore :

— Mademoiselle, vous êtes-vous jamais trouvée aux prises avec la jalousie d'une épouse à propos de son époux, et qu'en est-il résulté ?

L'hypothèse paraît excessive actuellement ; elle sera peut-être la réalité de demain, car l'in vraisemblable à notre époque a toujours de fortes chances pour devenir le vrai.

~~~~~ Voilà pour le côté de l'avenir. Mais le passé a, lui aussi, tenu sa place dans les propos du jour.

Cette place a été assez parcimonieusement mesurée à la mémoire de M^{lle} Lavoye, que la mort a emportée après bien des années d'oubli.

On a rappelé, un peu pour la forme, que M^{lle} Lavoye avait créé le principal rôle d'une douzaine d'opéras-comiques au moins, dont plusieurs sont restés célèbres, entre autres la *Sirène* et *Haydée*.

Et ce fut tout ou à peu près.

A quoi tient cette demi-indifférence ? A plusieurs motifs, je crois. D'abord les disparus ont, de nos jours, toutes les chances pour être des oubliés. Puis, M^{lle} Lavoye ne s'éleva jamais au-dessus d'un succès honnête et modéré.

Si je dois m'en rapporter à ce que m'en ont dit plusieurs appréciateurs qui ont eu le loisir de la juger, elle représentait la correction dans la froideur. Sa voix, comme son jeu, ignorait en même temps les défaillances et les élans passionnés.

Avec ces qualités-là, on devient notable, on ne devient jamais célèbre. Ce fut le cas de M^{lle} Lavoye.

— Elle charmait, me disait un des appréciateurs dont je parlais ci-dessus, mais jamais elle n'empoigna.

Pardon ! charmer, c'est déjà quelque chose, par les vociférations qui courent.

Les dernières années paraissent avoir été cruelles pour M^{lle} Lavoye, puisqu'elle a terminé ses jours dans cet asile Rossini où je vis jadis expirer un chanteur qui fut aussi un compositeur de mérite, l'infortuné Brion d'Orgeval qui, pendant des mois, y traîna le fardeau d'une folie navrante.

M^{lle} Lavoye, du moins, vivait dans cette maison de retraite admirablement installée, sans tribulations ni soubresauts. Elle s'éteignit comme elle avait vécu, avec cette placidité qui fut la caractéristique de son talent.

~~~~~ Fort agitée, au contraire, semble avoir été la carrière de celle qui débuta par des bravos prématurés et qui vient de publier des *Mémoires* attestant que ces bravos-là eurent de cruels lendemains.

Sur la couverture du livre qui vient de m'être remis, je lis ces mots : *Les Mémoires de Fanfan Benoiton*.

Fanfan Benoiton ! Quelle résurrection perdue dans la brume du temps ! Et pourtant tout Paris court au Vaudeville pour voir l'enfant prodige qui venait d'y débiter dans la *Famille Benoiton*, de Sardou.

Sardou avait fait figurer parmi ses personnages un gamin précoce dont les audaces de langage semblaient effarouchantes alors et qui paraissent presque fades aujourd'hui que les *gosses* contemporains — pardon, je me sers du dictionnaire actuel — aujourd'hui que les *gosses* contemporains cultivent, même dans la plus haute bourgeoisie, l'argot de la gouape faubourienne.

Il y a plus de trente ans que ces choses se passaient. Le premier chapitre des *Mémoires* que j'ai sous les yeux montre, en effet, de quelle façon Fanfan fit ses premiers pas dans la carrière dramatique.

C'était au commencement du printemps de 1867 qu'elle s'en alla sonner à la porte de Boudeville, le professeur de déclamation alors en honneur dans le monde bohème. La petite Camille — c'était son vrai nom — était conduite par une bonne dame qui lui servait de mentor dans des conditions que je n'ai pas à apprécier.

Boudeville parut après un moment d'attente. — Monsieur, dit la dame, j'ai une fille que je veux mettre au théâtre.

— Il faudra me l'amener.

— La voici.

— Ça ! exclama Boudeville avec dédain. Ce moucheron ! mais elle est bien trop petite. Vous feriez mieux de la coucher de bonne heure.

— Je vous prie de l'entendre. Je viens de la part du docteur X...

Boudeville resta interdit. L'enfant était si petite. Six ans à peine. On lui fit réciter une fable. Et c'est de là que Fanfan Benoiton prit son vol. Ce vol, hélas ! ne fut pas de longue durée, comme l'atteste le volume.

L'auteur de ces *Mémoires*, publiés à Bruxelles, sans doute parce qu'ils touchent à des personnalités trop brûlantes, traversa les péripéties les plus diverses. Quelle odyssée que celle qui eut son point de départ place de la Bourse, pour aboutir, après avoir erré à travers le monde, aux Indes, à la Cochinchine et au Tonkin !

O vous, adolescentes que le démon du théâtre travaille, vous trouverez là des pages qui vous donneront peut-être à réfléchir, en vous montrant combien la roche Tarpéenne est près du Capitole !

Et pourtant elle avait quelque chose là, celle qui fut l'inoubliable Fanfan.

~~~~~ L'inoubliable ! Il devient de moins en moins français, cet adjectif-là. Même alors qu'on feint de se rappeler, quelque indice survient, attestant que jamais l'indifférence ne perd ses droits lugubres.

En ce moment, par exemple, — l'a-t-on assez constaté sur tous les tons, il y a pour la mémoire de Murger une sorte de renouveau. Le très grand succès remporté par la reprise de la *Vie de bohème* a même enhardi ceux qui n'osaient plus avouer qu'ils avaient aimé et admiré le maître fantaisiste.

Il en est résulté un petit concert de louanges qui a suivi un *crescendo* progressif.

Si bien qu'hier, à entendre tous ces échos flatteurs, on était en droit de croire que Murger avait définitivement reconquis sa place parmi les consacrés de ce siècle.

Hélas ! quelle illusion ! Quel patatras décevant !

Au moment même où les cris de *Vive Murger !* vibraient presque à l'unisson, un simple petit fait-divers est venu avec une brutalité inexorable démentir cette apothéose hypocrite.

Il disait avec une concise cruauté :

« Le tombeau de Murger tombe en ruines, et si l'on ne se hâte d'exécuter les réparations urgentes, il ne sera bientôt qu'un lamentable amas de débris. »

Allez donc croire ensuite à la sincérité des enthousiasmes contemporains ou rétrospectifs ! Et quel contraste douloureusement narquois !

A ce même Murger, quelques souscripteurs ont dédié un monument au Luxembourg, et voilà que pendant ce temps-là sa vraie tombe, sa tombe authentique s'effrite misérablement, sans qu'on en prenne souci. Les pierres sous lesquelles dort son demi-squelette s'en vont en poussière comme le défunt lui-même ; mais on était trop occupé

LE MUSÉE DU QUARTIER LATIN

d'autre part à parfaire la mise en scène théâtrale pour appeler les maçons à l'aide.

Pourquoi cette antithèse ?

Tout bonnement parce que les maçons travailleraient incognito, sans faire de réclame à personne, tandis que le monument factice donne prétexte à des harangues que les journaux reproduisent, à des effets de torse qui posent les orateurs.

La voilà prise sur le fait, notre époque !

Une construction d'autre espèce va faire parler d'elle. Elle a même commencé.

Aimez-vous les Salons ? Vous en trouverez partout, partout, partout avant qu'il soit peu.

On avait espéré que la disparition de la baraque occupée au Champ de Mars par les dissidents du pinceau et du ciseau les obligerait à mettre en pratique la formule : *Embrassons-nous, Folleville !* et c'était certainement ce qu'ils avaient de mieux à faire.

Mais non, ces dissidences entraînent avec elles certaines suprématies auxquelles tiennent les investis. Il y a, de cette façon, deux présidences à exercer au lieu d'une, deux jurys, deux conseils, que sais-je ?

Voilà pourquoi l'embrassade n'est pas du goût de tout le monde. Voilà pourquoi on dédaigne l'avis du poète :

Pour être heureux, vivons unis.

Si bien qu'à l'heure même où les optimistes rêvaient une réconciliation tendre, les scissionnistes erraient, cherchant un domicile où il leur serait permis de perpétuer la discorde. Alléluia ! il paraît qu'ils l'ont trouvé, ce domicile. Pas dans Paris, devenu trop étroit et trop encombré, mais en ce bois de Boulogne dont on fera, si l'on continue, un dépotoir vicinal.

Vous rappelez-vous les vociférations poussées naguère contre ce malheureux prince de Sagan dont l'émotion causa peut-être la maladie par laquelle il fut terrassé ? Vous rappelez-vous de quelles imprécations on l'accabla parce qu'il s'était permis de faire couper une douzaine d'arbres et de quel ton dogmatique les augures répétaient alors :

— Les arbres sont des inviolables. Y toucher est un sacrilège.

On s'en moque pas mal du sacrilège pour le quart d'heure. On va prendre tout le terrain qu'on pourra, rasant toutes les verdure environnantes, et, au nom de l'art qui n'en peut mais, on élèvera là-bas un Temple de la Laidéur.

Et nous ne sommes pas au bout. A mesure que les sectes artistiques se multiplieront, dès qu'il faudra leur trouver des logis, on se mettra à construire plus au loin. Je ne serais pas surpris du tout si, dans une vingtaine d'années, les vivants lisaient dans leur journal :

« On a posé hier dans une plaine avoisinant la Ferté-sous-Jouarre la première pierre du bâtiment dans lequel se tiendra désormais le Salon annuel des *Palettes anarchistes*. »

Dans quarante ans, ces choses-là se construiront entre deux marais de la Sologne, et ainsi de suite.

Que de choses j'aurais encore à vous dire, sur la folie incurable de Munkacsy, sur le très intelligent arrêté qui vient d'interdire à Liège les exploits des dompteurs qui se font manger à prix fixe, sur la double vacance que la mort de ce pauvre Dupont-Vernon crée au Conservatoire et dans les rangs du Sociétariat, sur...

Mais la place aujourd'hui ne saurait suffire à l'abondance des matières. Bornons-nous donc à vous faire participer aux joies immenses que m'a causées une révélation éminemment suggestive.

Coup sur coup, j'ai appris l'existence de deux revues que je ne soupçonnais pas, je l'avoue : L'une s'appelle : *Les Annales de la Laryngoscopie* ; l'autre, *le Memorial de l'Antiseptie*.

Quelles douces heures doivent faire passer de pareilles lectures !

PIERRE VÉRON.

Que de musées ! Chaque quartier, comme s'il aspirait à son autonomie, et pour mieux prouver ses forces vitales, sa personnalité, pour ainsi dire, se retourne vers son passé, et collige ses annales particulières, en dehors et à part de celles du voisin. Nos quartiers finiront par être de petites cités dans la grande. Il y a déjà longtemps qu'Anteuil-Passy a commencé ; Montmartre a suivi, et des érudits locaux étudient les antiquités Montmartroises. Cette fois, c'est le tour du quartier Latin. Il y aura de quoi le remplir.

On se plaît à imaginer à l'avance une visite au musée du quartier latin.

C'est tout là-haut, non loin du Luxembourg. Les gardiens portent le bérêt des étudiants, tout comme ceux de la tour de Londres sont costumés en arquebusiers de Charles I^{er}. Le conservateur ressemble à M. du Sommerard. Justement, il colle ses étiquettes. Suivons-le.

La première salle est historique. Comme on a reconstitué le siège d'Alésia au musée de Saint-Germain, on a donné ici un modèle du premier siège de Paris par les armées de Jules César, que commandait son lieutenant Labienus. L'assaut eut lieu sur l'emplacement du futur quartier Latin. Paris, déjà, se défendit héroïquement, sous le commandement du premier général parisien dont nos annales doivent conserver le nom trop inconnu, le vaillant Camulogène, tué sur la brèche.

L'étiquette porte : Honneur à Camulogène !

A côté, sont des reliques de l'empereur romain Julien, qui avait choisi cet endroit pour sa villégiature. Sa maison de campagne, sur l'emplacement du musée de Cluny, était au centre de splendides jardins que baignait la Seine, là où passe aujourd'hui le quai Saint-Michel. Le pavillon des bains chauds était admirable, comme on peut encore en juger aujourd'hui par ce qui reste des thermes de Julien.

Ces pierres proviennent des arènes de la rue Monge, tout près de là. Il s'y donnait de fort belles courses de chars romains, et les plus beaux chevaux du monde étaient abrités par les écuries de ce cirque. Aujourd'hui, ce sont encore des écuries, mais elles logent des bêtes moins fringantes, de gros et vulgaires chevaux qui appartiennent à la Compagnie générale des Omnibus. Leurs aïeux ne sont pas fiers de leur descendance.

Une image de Sainte-Geneviève rappelle que, sur la butte du Panthéon, elle arrêta par la bride le cheval d'Attila, dont son maître disait : — L'herbe ne repousse pas où il a passé.

C'est en souvenir de cet épisode qu'un bon poète du grand siècle versifia un poème d'Attila où il disait avec un rare bonheur :

Le Hun piqua des deux.

D'autres reliques rappellent le débarquement des Normands à l'endroit où commence la rue Saint-Jacques. On se battit ferme au Petit-Pont. Voici de l'herbe du Pré-aux-Clercs, où se donnaient les rendez-vous de bonne compagnie. N'oublions pas le cahier de notes qu'un étudiant de jadis prenait aux cours d'Abailard, et qui fut miraculeusement retrouvé.

Ce bronze est le heurtor d'une maison qui s'appelait l'Abri-cotier. Louis XI l'avait donnée à son fidèle serviteur Coytier. Elle était située près de l'actuelle fontaine Saint-Michel. Comme elle abritait Coytier, c'était l'Abri Coytier. Le populaire en fit un calembour.

De vieilles estampes représentent les bagarres des clercs rossant le guet dans les ruelles étroites. On y a joint en pendant une aquarelle de la bagarre du café d'Harcourt, à la suite de laquelle M. Lozé reçut l'ambassade de Vienne. Deux kiosques de journaux à demi calcinés et un tramway démantibulé sont religieusement conservés.

Des éventails et des corsets démodés rappellent les beaux jours de Bobino. La canne de Théodore de Banville repose sur les œuvres complètes de Murger.

Des peintures à l'huile rappellent les scènes les plus tumultueuses dont furent témoins le Collège de France et la Sorbonne. Une vitrine renferme des cendres du bûcher d'Etienne Dolet, des caractères typographiques de l'imprimerie de Henri Estienne, rue Jean-de-Beauvais, un médaillon en bronze du profil de Mickiewicz, et le recueil des couplets par lesquels les étudiants ont de tous temps conté en vers libres les fastes de leurs annales.

On y a apporté un petit bas relief usé, découpé sur une pierre qui surmontait une boutique de la rue

Galande. C'était tout ce qui restait du portail de Saint-Julien L'Hospitalier, et l'on y voit le Saint qui fait passer le Christ en barque. Car, pour se punir d'avoir tué son père et sa mère, il avait reçu et couché dans son lit un lépreux, qui se trouva être le Christ, déguisé pour l'éprouver.

Il y a là toute l'histoire de la cité escholère. Voici la fameuse enseigne du roi David jouant de la harpe. C'était en 1247. Cette enseigne était celle d'un luthier qui avait une fort belle fille. Celle-ci s'ennuya dans la boutique paternelle et suivit un galant seigneur. Le père se désola. Le soir, il faisait grand vent. L'enseigne du roi David balança si fort, qu'elle se détacha avec sa potence et tomba avec un grand fracas. Le luthier sortit pour voir ce qu'il y avait. Il vit un petit page bossu qui l'attendait à la porte. Sa face était jaune et lumineuse ; il boitait, et répandait une odeur de soufre. Il remit un pli au luthier. C'était une lettre de sa fille l'assurant qu'elle se trouvait fort bien où elle était. Ainsi, c'était Faust qui se jouait au naturel, dès le XIII^e siècle, rue de la Harpe, avec Méphistophélès pour messenger galant.

On y voit les estampes de tous les anciens grands collèges, avec les régents et les fouetteurs, le portrait de Sorbon, la procession du Landit, des cheveux de Richelieu. Une vue du carrefour Coupegueule, le massacre de Ramus, les étudiants faisant le coup de feu d'abord à la Journée des Barricades, puis dans toutes les révolutions ; les ébats de la jeunesse au Moulin des Gobelins, les beaux jours de Bullier, et tous les épisodes pittoresques de la vie moderne sur le Boul'Mich, les brasseries, les cafés chantants, les humbles restaurants à vingt deux sous, les grisettes, la vie de bohème insouciant et gaie, et les chambrettes où sur la petite table, les bottines de la veille voisinent avec le manuel et le cahier de cours.

Et que d'images encore ! Ici, c'est la vieille tour de Clovis ; là c'est le fameux cimetière de Saint-Médard où gisait le diacre Paris ; voici les convulsionnaires, pauvres folles hystériques qui se font percer par des épées et frapper avec des bûches, en criant : « Mon frère ! je vous en prie ! redoublez ! » Voici l'écrêteau qu'on trouva sur la porte du cimetière quand le roi l'eût fait fermer, et dont le distique est célèbre :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

A côté, on a mis le portrait de la dernière, et de la plus récente de ces hystériques de Saint-Médard, cette Augustine Pépé qui assassina un prêtre. C'est l'air du quartier.

On a mis à côté le portrait de ce brave avocat Barbier qui vit et qui raconta amplement les miracles du Diacre. Il est aussi une des gloires du quartier Latin, puisqu'il logeait rue Galande, proche Saint-Séverin.

Tout un lot d'objets divers proviennent de Sainte-Pélagie, de l'ancienne Bourbe, du couvent des Carmes, du fameux Puits-qui-Parle, du quartier Mouffetard, du temple des Swedenborgiens de la rue Thouin, de l'appartement d'Auguste Comte, de la Chartreuse et de la célèbre Chaumière.

Encore des estampes ; la cellule de Gresset, à Louis-le-Grand, celle de Robespierre, et celle aussi, dans les combles de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, de ce jacobin en pénitence qui, à force de vivre à la fenêtre au niveau des gouttières, étudia les miaulements des matous et composa un *Dictionnaire des Chats*.

Ceci, c'est le Café de la rue Saint-Jacques dont Lesage, l'auteur de *Gil Blas de Santillane*, était un fidèle habitué. Il parlait si agréablement qu'on faisait cercle et l'on montait sur les tables pour l'écouter. C'est là que fut dit pour la première fois un mot qui a roulé depuis dans tous les vaudevilles :

— Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part.

— En effet, j'y vais quelquefois.

Lesage habitait tout près de là ; en son temps, c'était presque la campagne. Il avait un beau jardin.

Admirez aussi le Théâtre-Français, qui fut sur l'emplacement de l'Odéon jusqu'en ce siècle-ci. Cette maison de la rue de Vaugirard est celle où mourut le célèbre acteur Le Kain, ami de Voltaire.

Dans tout ce quartier-là, à chaque pas, on marche sur un souvenir.

Mais M. le conservateur qui ressemblait à M. du Sommerard laissa là ses fiches pour aller déjeuner.

Tout cela n'est qu'un rêve. Celui qui en fera une réalité travaillera à une œuvre intéressante et complexe ; elle ne manquera pas d'une riche variété ; ce sera un précieux document pour l'histoire de Paris que le catalogue raisonné du Musée du Quartier Latin.

LÉO CLARETIE.

Monument de la Défense Nationale

A CHATEAUDUN

On l'a inauguré le 18 octobre avec une grande solennité. « Après le service religieux, nous dit notre confrère Paul Roche, pèlerinage ému au cimetière. Le cortège, silencieux, étreint par l'évocation de l'héroïsme de Châteaudun, défile en cet ordre : chasseurs à pied, pompiers, gardes nationaux, francs-tireurs, le maire, le général Saint-Julien, représentant le ministre de la guerre ; des députés et des sénateurs.

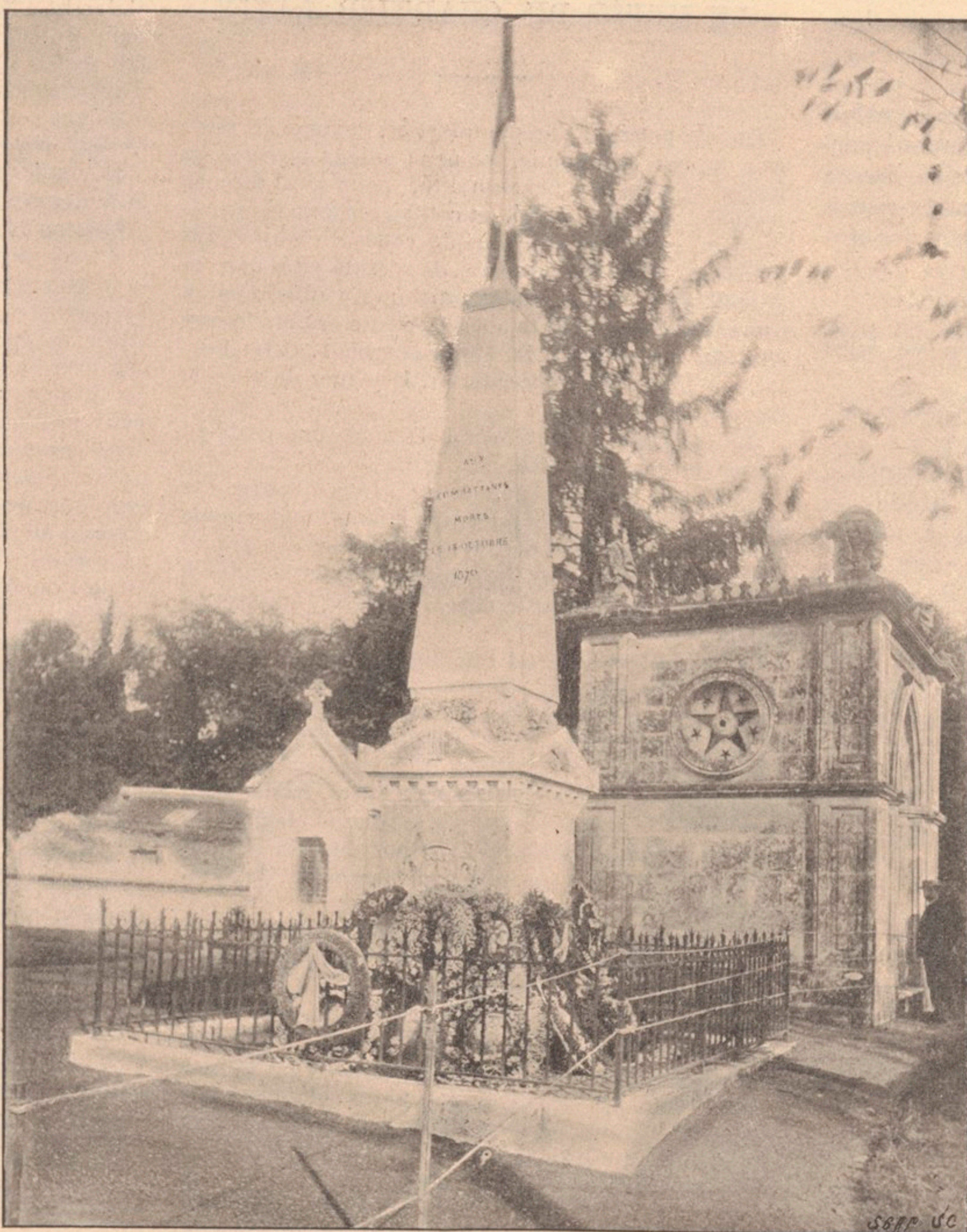
L'amiral Besnard, ministre de la marine, et le représentant du Président de la République arrivent à trois heures, et assistent à l'inauguration du monument.

Divers discours sont prononcés, par le président du comité ; par M. Baudet, maire ; par le président de la Fédération des francs-tireurs par l'abbé Saigne, ancien aumônier, évoquant la blessure toujours saignante au cœur de la France ; par M. Marcel Habert, par M. Isambert, par M. Lateltin, etc.

L'amiral Besnard prononce un discours vibrant. Il importe de ne point laisser tomber dans l'oubli les héroïques efforts de ceux qui ne désespèrent pas de la patrie.

L'amiral rappelle les conditions de cette défense d'une ville ouverte, sans artillerie ni cavalerie, par mille cinq cents hommes étrangers à l'armée de ligne, contre un ennemi nombreux et entraîné.

« Honneur donc à vous, habitants de Châteaudun, qui avez montré les premiers à vos concitoyens que l'on pouvait attendre du réveil du sentiment national, surexcité par les malheurs de la patrie vaincue mais non abattue. « A ce titre, messieurs, la défense



TOMBE DES SOLDATS MORTS EN 1870.

de Châteaudun était bien digne d'inspirer le ciseau du grand artiste auquel nous devons ce beau monument. Il parle aux yeux et surtout au cœur. Il dit, et avec quelle expression ! Châteaudun en ruines, abîmée dans son malheur, les vêtements en lambeaux, le regard farouche, ne songeant qu'à la lutte et à la vengeance devant un jeune soldat frappé à mort et expirant. Il dit encore que la lutte continue et que l'âge mûr n'a pas désespéré de la victoire. C'est une évocation grandiose de l'esprit de sacrifice et de l'amour de la Patrie ! »

Pendant la journée, M. Baudet, le sympathique maire de Châteaudun, avait reçu la dépêche suivante de M. Déroulède, qui avait été invité comme président de la Ligue des Patriotes :

« Monsi-ur le maire, je serais bien volontiers venu saluer avec vous les glorieuses victimes et les fiers survivants de l'héroïque défense de Châteaudun. Mais à votre invitation imprimée, vous avez joint un post-scriptum de votre main me priant de faire parvenir à la mairie dès hier, avant midi, le texte du discours que j'aurais été dans l'intention de prononcer aujourd'hui, soit au monument, soit au banquet, soit aussi au cimetière, c'est-à-dire là même où le gouvernement n'était pas officiellement représenté. Le temps m'ayant manqué pour remplir cette condition et ne voulant pas m'exposer à ce que mes camarades et mes amis me demandent de prendre la parole alors que le maire de Châteaudun pourrait se refuser à me laisser parler, j'ai le très grand regret de décliner l'invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. »

Le soir il y a eu un banquet auquel assistaient les autorités administratives et militaires.



CHATEAUDUN. — LE CORTÈGE QUITTE LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE POUR SE RENDRE AU CIMETIÈRE.

Délimitation définitive du Dahomey

(Photogr. communiquées par M. le capitaine James Plé).

Le Livre jaune qui vient d'être distribué aux membres du Parlement contient le texte de l'arrangement intervenu avec l'Allemagne au sujet de la frontière ouest du Dahomey, frontière qui n'avait pas encore été délimitée.

D'autre part, le capitaine Plé, chef de la mission française chargée de régler avec les délégués anglais les limites de nos possessions du côté de l'est, est rentré après avoir accompli brillamment sa mission; nous sommes donc aujourd'hui en règle avec nos voi-



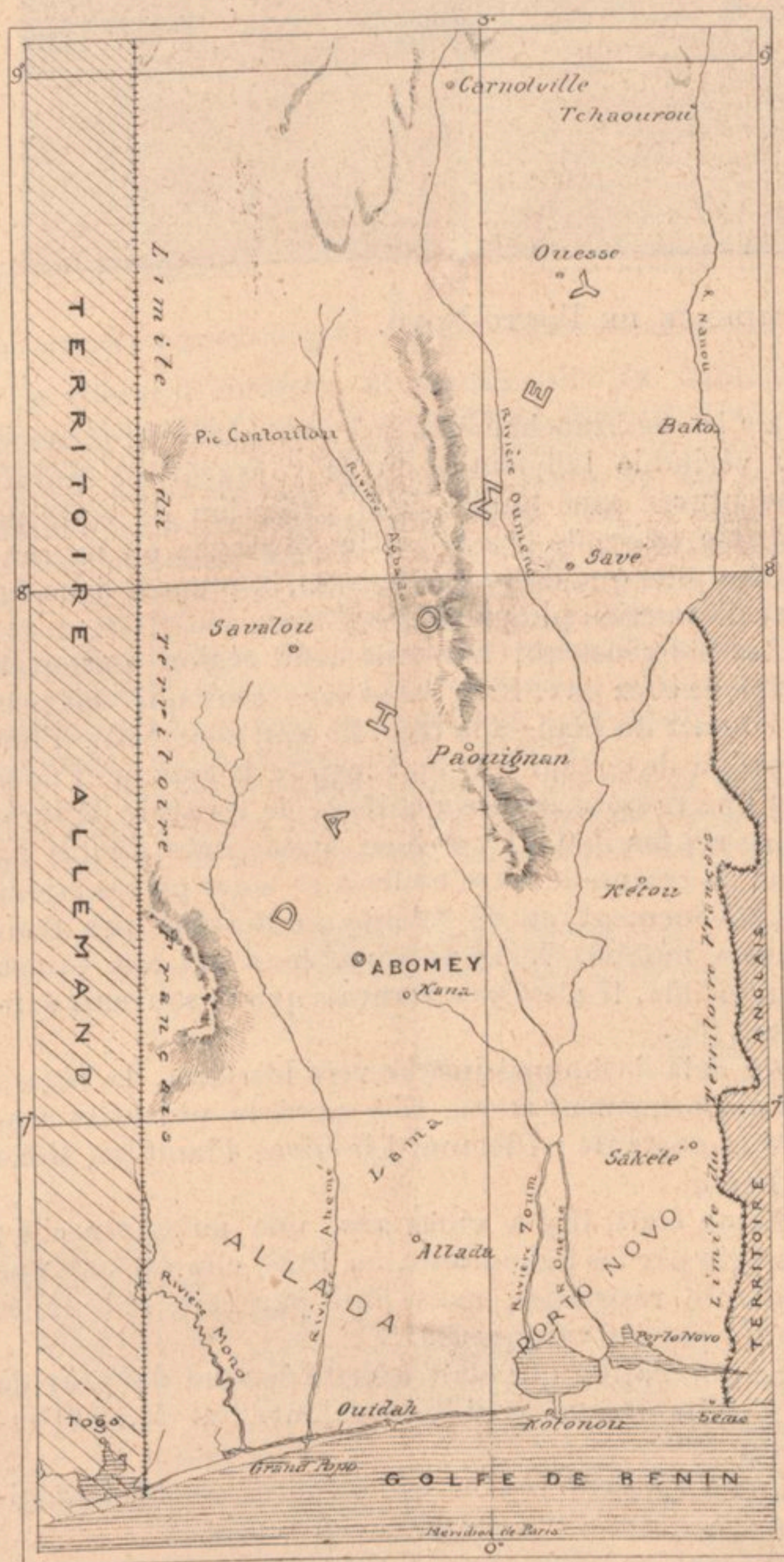
LE CAPITAINE PLÉ, CHEF DE LA MISSION FRANÇAISE.



M. FULLER, CHEF DE LA MISSION ANGLAISE.

sins du Lagos et du Togoland. Cette double opération assure nos droits jusqu'au neuvième parallèle environ.

L'importance de cet événement est considérable au point de vue de notre influence et de nos moyens de communication en Afrique. En effet, la délimitation du Dahomey en garantissant notre hinterland et la libre communication de notre colonie jusqu'au Niger, complète définitivement notre système de relations communes par le Nord et l'Est de toutes nos colonies de la côte occidentale d'Afrique qui, à leur tour, se trouveront reliées avec l'Algérie et la Tunisie le jour où une route pratique sera établie.



CARTE DE LA DÉLIMITATION.

C'est tout simplement notre domination incontestable en Afrique qui vient d'être sanctionnée, à la fois par l'Angleterre et l'Allemagne; nous y avons bien laissé quelques plumes, mais l'essentiel était d'aboutir. C'est fait.

L'importance du Dahomey réside tout particulièrement dans sa situation géographique qui en fait la route du Niger la plus courte. Ce couloir étranglé entre les possessions anglaises et allemandes nous permet de lutter contre l'influence de ces deux nations et d'assurer notre prépondérance dans l'intérieur, au-dessus de leurs possessions.

Les riches contrées situées dans la boucle du Niger, jusqu'à Say et Boussa en passant par Bouay, Ka-



M. FAWLER, TOPOGRAPHE DE LA MISSION ANGLAISE.

joma, Kand, Ilo, Kodjar, connaîtront bientôt la nouvelle route que nous leur assurons pour aller à la mer et le développement commercial s'étendra jusqu'à Porto Novo et Kotonou, points terminus.

Pour la délimitation de nos deux frontières, il convient de suivre successivement ce qui a été fait, d'abord à l'est, ensuite à l'ouest.

* *

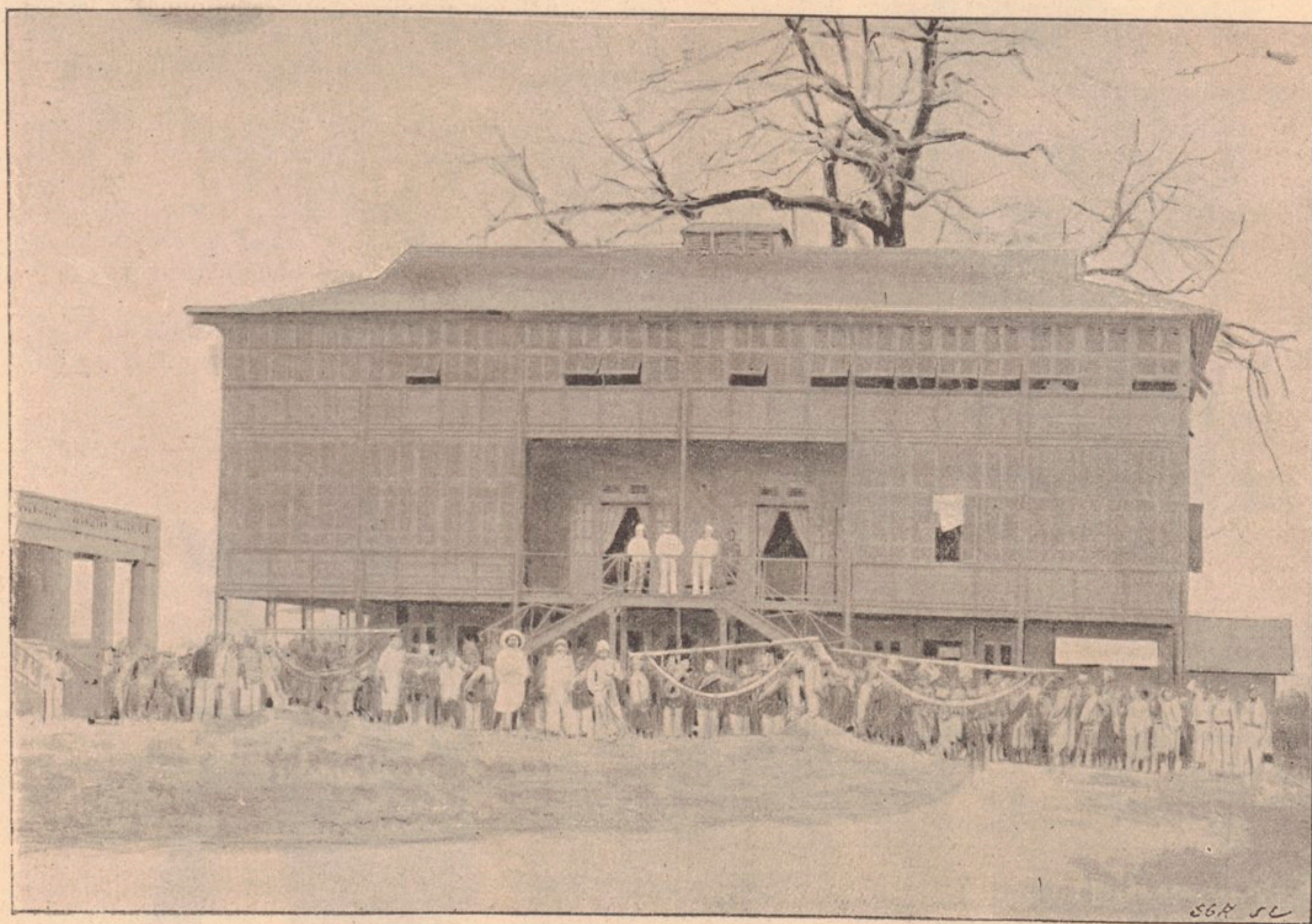
Le capitaine James Plé, de l'infanterie de marine, avait été désigné par le gouvernement français pour



RÉGION GRANITIQUE DU NORD-EST DU DAHOMEY.



CAMPMENT DE LA MISSION FRANÇAISE A KILIBO.



LA MISSION FRANÇAISE A LA RÉSIDENCE DE PORTO-NOVO.

mener de concert avec M. Fuller, commissaire anglais, la limite de nos possessions communes entre la mer et le 9^e parallèle.

La frontière entre le Lagos et le Dahomey devait se composer de trois tronçons;

1^o De la mer à la lagune de Porto-Novo déterminé par le méridien qui passe par l'embouchure de la rivière Adjarra dans la lagune;

2^o De l'embouchure de l'Adjarra au point appelé crique d'Adjarra déterminé par le cours de la rivière;

3^o De la crique d'Adjarra au 9^e parallèle, déterminé par le méridien passant par la crique d'Adjarra, méridien : 0°23'41" Est. Les deux premiers tronçons avaient été précédemment délimités, c'est le troisième qui a été l'objet des travaux de la commission internationale.

Quelques détails sur la nature du pays parcouru paraîtront sans doute intéressants.

La ligne frontière traverse d'abord la bande de terre comprise entre la côte et la lagune. C'est une vaste étendue de plaines marécageuses, série de mares dissimulées le plus souvent par de hautes herbes dont l'accès est des plus dangereux.

Puis elle longe le cours de l'Adjarra. Là encore, le sol environnant est très souvent impraticable. On utilise les lagunes et les pirogues. Mais le sol est pauvre, les voies de communication excessivement rares. Cette partie du pays est peu habitée et présente une bien faible valeur.

La zone où l'on entre à partir de Dopéton, c'est-à-dire dès le point initial de la nouvelle frontière, a un tout autre aspect. Le sol légèrement ondulé est couvert d'une végétation d'une grande richesse. C'est la forêt vierge dans toute sa splendeur, mais aussi avec ses difficultés de pénétration. Seuls les sentiers qui la traversent, sentiers larges et bien entretenus, témoignent de la proximité de nombreux centres et d'une circulation incessante. Leur nombre est restreint,



MISSION ANGLAISE A VRETTOU.

mais les embranchements qui s'en détachent forment un véritable labyrinthe où le voyageur ne saurait s'aventurer sans guide. Cette profusion de voies ne dépasse guère le 6^e. A partir d'Iganga on ne rencontre plus que de rares amorces, la plupart dans un état d'entretien pitoyable.

Les indigènes qui habitent cette région sortent à peine de chez eux. Bien rares sont ceux qui ont pris le contact du blanc à la côte. Ils sont encore sous l'impression de terreur que leur inspira B-hanzin et nous ont une reconnaissance manifeste de les avoir délivrés de ce roi terrible. Il y a bien aussi, sans doute, un fond de crainte à notre endroit et leurs protestations de dévouement et de fidélité ne doivent pas avoir d'autre mobile. Nous sommes ceux qui ont vaincu l'invincible. Il n'est pas mauvais que ce souvenir subsiste.

Au delà d'Ohoumé jusque vers Idanhim, la région est uniformément triste. Elle possède plusieurs centres importants : Illémon, Likimon, Idamflim, Meko et Kétou.

Kétou était, il y a vingt ans, une puissante cité; assiégée par les Dahoméens, en 1878, elle opposa une vaillante résistance, mais finit par être réduite et brûlée par les vainqueurs.

Sa population qui était à cette époque de près de 20.000 habitants est réduite aujourd'hui à 3.000 environ.

Le sol de cette région est essentiellement ferrugineux, couvert d'une brousse clairsemée.

D'Idanhim à Djabata, en suivant un sentier complètement inexploré jusqu'à ce jour sur une longueur de 55 kilomètres, on traverse une série de soulèvements granitiques où la végétation est encore plus maigre. Pas une annonce de sentier, ni vers l'est, ni vers l'ouest. Pas une trace d'habitation. De temps à autre, une rivière, le plus souvent sans eau, sur les bords de laquelle on trouve des traces fraîches de campements récents.

Au sortir de Djebata, l'aspect du pays change subitement et en marchant vers Savé, on a, à droite, une chaîne superbe de soulèvements granitiques; à gauche, on domine tout le Dahomey dans le sens de sa largeur.

Le sentier serpente presque constamment sur des dalles rocheuses surchauffées qui rendent la marche des plus pénibles. La couche d'air que l'on traverse est elle-même irrespirable. Les pieds ne peuvent stationner sans éprouver rapidement une sensation de brûlure; les noirs dont les pieds sont nus, souffrent beaucoup de cette épreuve.

Nous touchons à un des points les plus importants de la région explorée, qui est Savé.

Quoique moins grand que Ketou, Savé a beaucoup plus d'avenir. Son roi, jeune, vigoureux, intelligent, voit son influence s'étendre jusqu'à l'hinterland. Les étapes qui jalonnent le chemin montant vers le nord, Kokoro, Kilibo, Okouta-Tapca, Tchaourou sont sous sa dépendance et peuvent assurer un débouché commercial très important. Il est plus court, plus facile

de gagner la côte par Oopa et l'Ouomé que de passer par la colonie anglaise. C'est un avantage dont on ne saurait trop pénétrer les indigènes et qui détournerait à notre profit une partie du mouvement commercial dont bénéficient nos voisins.

Le capitaine Plé a beaucoup insisté dans son rapport sur l'importance de ce point. Il convient de féliciter le chef de la mission française qui, tout en accomplissant une tâche ardue, s'est constamment préoccupé du développement commercial de notre colonie et de l'avenir qu'elle pourrait avoir.

M. Plé a eu le bonheur de rencontrer chez les délégués anglais une bonne volonté et un concours gracieux auquel nos voisins nous habituent rarement. Aussi M. Fuller et son adjoint M. Fowler n'en sont que plus dignes d'éloges.

Si du côté anglais, tout est aujourd'hui terminé, il nous reste à sanctionner ce qui a été convenu avec les Allemands au sujet de notre frontière ouest. Puis on enverra sur place les deux missions pour régler pratiquement les points de détail.

Au nord, la nouvelle limite assignée aux possessions allemandes suit le 11^e parallèle jusqu'à sa rencontre avec le méridien l'ouest de Paris. Elle longe ce méridien jusqu'à la hauteur de l'Ouangara qu'elle laisse à la France ainsi que les postes de Kouandi et de Birni; elle s'infléchit ensuite vers l'ouest, de manière à rejoindre au 9^e parallèle l'ancienne frontière du Dahomey et du Togo. Mais dans le sud, une concession très importante a été faite à l'Allemagne; c'est, en effet, la rivière Mono qui formera à l'avenir la limite des deux colonies depuis son intersection avec l'ancienne frontière jusqu'au point où elle se jette dans la mer.

En résumé, assure la *Dépêche Coloniale*, qui a reçu sur ce sujet une lettre de son correspondant de Berlin, la France abandonne à l'Allemagne l'ancien pays Togo sur une profondeur de deux degrés; 200 kilomètres environ. Outre Sansanni-Mango, que nos explorateurs avaient visité les premiers, nous évacuons un certain nombre de petits postes où flottait depuis plusieurs mois le drapeau français: Kountoum, Barba, Dako, Bafilo, Séméré, Kirigri.

Par contre, nous conservons intégralement la région avoisinant le Niger et les territoires qui s'étendent au nord de notre colonie sont assez vastes pour que nous n'ayons pas à regretter ce que nous laissons dans le nord.

Mais l'abandon qui leur est fait sur la côte est autrement important. Pour être d'une superficie peu étendue, le territoire compris entre la rive droite du Mono et l'ancienne frontière de la colonie allemande représente au point de vue de la valeur agricole et commerciale, aussi bien qu'en raison des liens anciens qui unissent sa population à la France, un sacrifice dont l'importance ne saurait être contestée.

Agoué est abandonné, or cette localité compte d'importantes factoreries installées par des maisons de Marseille. Le pays produit en grande quantité des palmiers à huile qui constituent l'élément principal du trafic avec l'Europe.

Sous couleur de substituer à une frontière idéale, la limite naturelle que forme une rivière, les Allemands ont en réalité obtenu l'annexion à leur colonie d'une des parties les plus riches de nos anciens établissements du Benin. Avec une ténacité qui n'est pas pour nous surprendre, ils ont repris en 1897 la négociation qui n'avait pas abouti en 1894 quand les délégués chargés de délimiter le Cameroun tentèrent du même coup de délimiter le Togoland.

Telle est la situation nouvelle toute récente du Dahomey; si récente même que les points cédés ne sont pas encore occupés par les Allemands, la convention devant être soumise à la sanction des Chambres.

Comme on peut s'en rendre compte par tout ce qui précède, le gouvernement français s'est préoccupé surtout de ménager notre hinterland et d'assurer une communication constante, par terre, entre toutes nos possessions africaines.

Désormais, un large boulevard, partant de la bouche du Niger, passant derrière toutes les colonies de la côte occidentale, enclavant les étrangères servant de route aux françaises et se dirigeant d'un côté sur l'Algérie par le Sud Oranais, d'un autre sur la Tunisie par Tombouctou, assure notre prépondérance indiscutable sur la terre d'Afrique. Le résultat valait peut-être bien quelques sacrifices de terrain.

NCEL NOZEROT.

Le phare d'Eckmühl à Penmarch

La mer tourmentée et puissante qui bat les flancs déchiquetés de la côte extrême-ouest de l'Armorique est semée d'écueils et ses côtes granitiques sont partout hérissées de dangereux récifs.

Déjà plus de cinquante phares, de plus en plus perfectionnés, sont échelonnés de l'île du Four à Penmarch, sur moins de vingt lieues de traversée et les ponts et chaussées ont tout balisé sur ces rivages; mais ce n'est pas encore assez pour la mer des naufrages et

« pilliers d'épaves ». A cette région périlleuse, il faut de puissants avertisseurs électriques et sonores. La généreuse pensée posthume de la fille d'un maréchal de France, Mme la marquise de Blocqueville, née Davout d'Eckmühl, vient de combler le vœu humanitaire de l'Etat en ce qui concerne la pointe dangereuse de Penmarch.

A la pointe extrême de Penmarch s'élève un phare de 41 mètres de haut, mais reconnu comme insuffisant comme phare de grand atterrage dans ces parages dangereux. Aussi la Commission instituée par l'Etat, d'accord avec l'exécuteur testamentaire de Mme de Blocqueville, choisit elle-même la pointe de Penmarch pour y établir le puissant Phare d'Eckmühl, qui résume tous les perfectionnements de la science optique et de l'éclairage, tout en étant le plus complet qui existe de nos jours. Commencé le 18 septembre 1893, ses travaux ont duré juste quatre ans et ce phare a été inauguré et allumé pour la première fois le 17 octobre dernier, en présence de la famille d'Eckmühl et des hauts fonctionnaires des Ponts et Chaussées et du Ministère des Travaux Publics.

Le Phare d'Eckmühl est situé à l'extrême-ouest et à la pointe de la grande et triste presqu'île de Penmarch, couverte de ruines et de rocs déchiquetés.

Placé à une centaine de mètres seulement de l'ancien phare de Penmarch, que l'on va éteindre en même temps que l'on allumera le nouveau, ce phare s'élève à 64 mètres au-dessus des plus hautes mers. C'est une superbe et gigantesque tour octogonale en granit de Kersanton et qui défie les corrosions du pays des brumes salées. Elle repose sur une colossale base carrée de douze mètres de côté et d'autant de hauteur, ornée de bandeaux et de jolies moulures. Au-dessus de la porte d'entrée se lira en gros caractères cette inscription :

PHARE D'ECKMUHL — 1893

biseautées où est placée la réduction de la statue du maréchal Davout, prince d'Eckmühl, qui orne une des places d'Auxerre. A côté sont la liste des batailles où il a assisté et une inscription commémorative sur une plaque de marbre.

A côté du salon d'honneur, et sur la même plate-forme est la cabane métallique de la sirène du phare. Cette puissante sirène s'entendra de fort loin, puisque l'intensité des sons produits doit correspondre à un travail moteur d'environ 160 chevaux-vapeur.

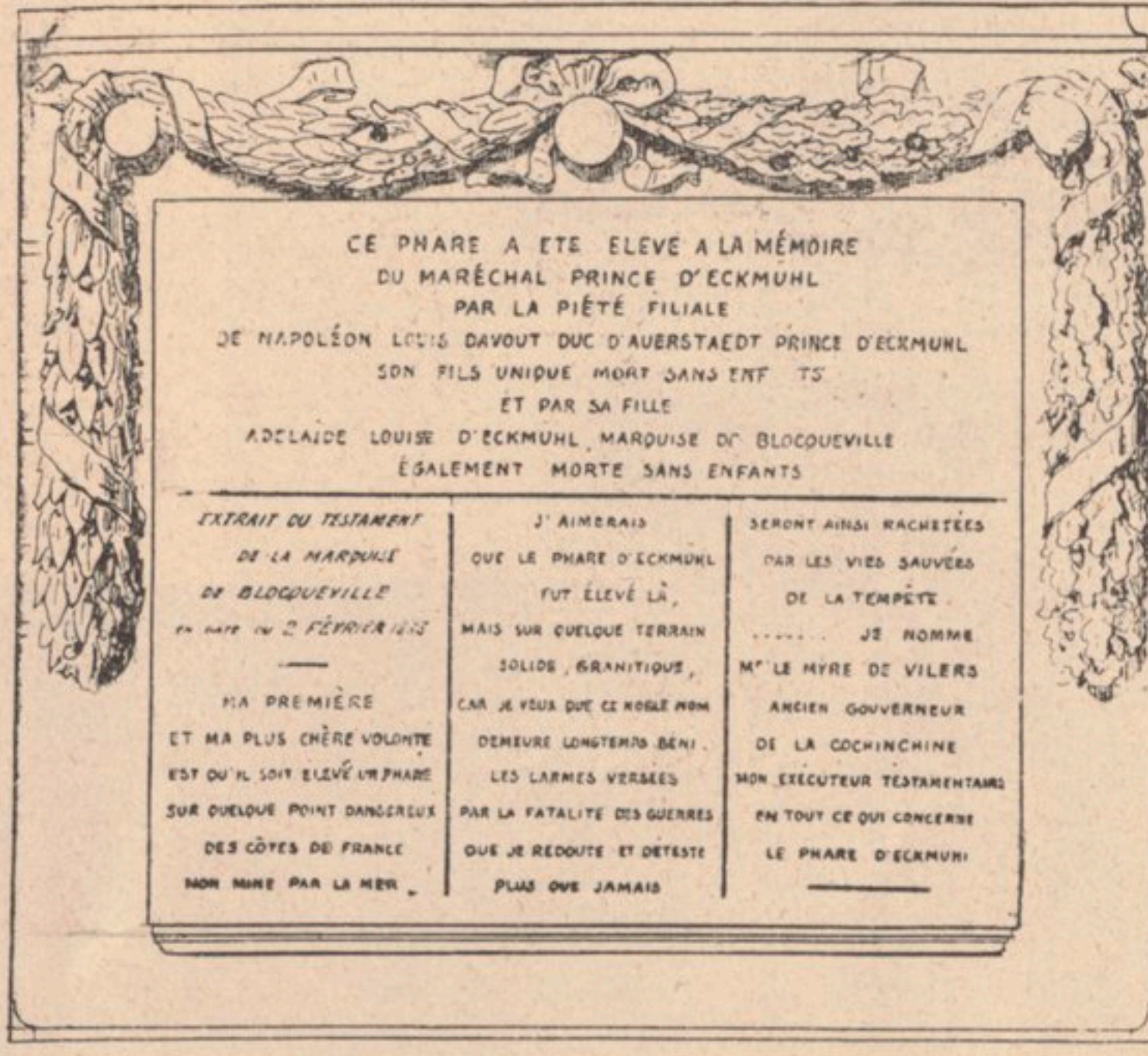
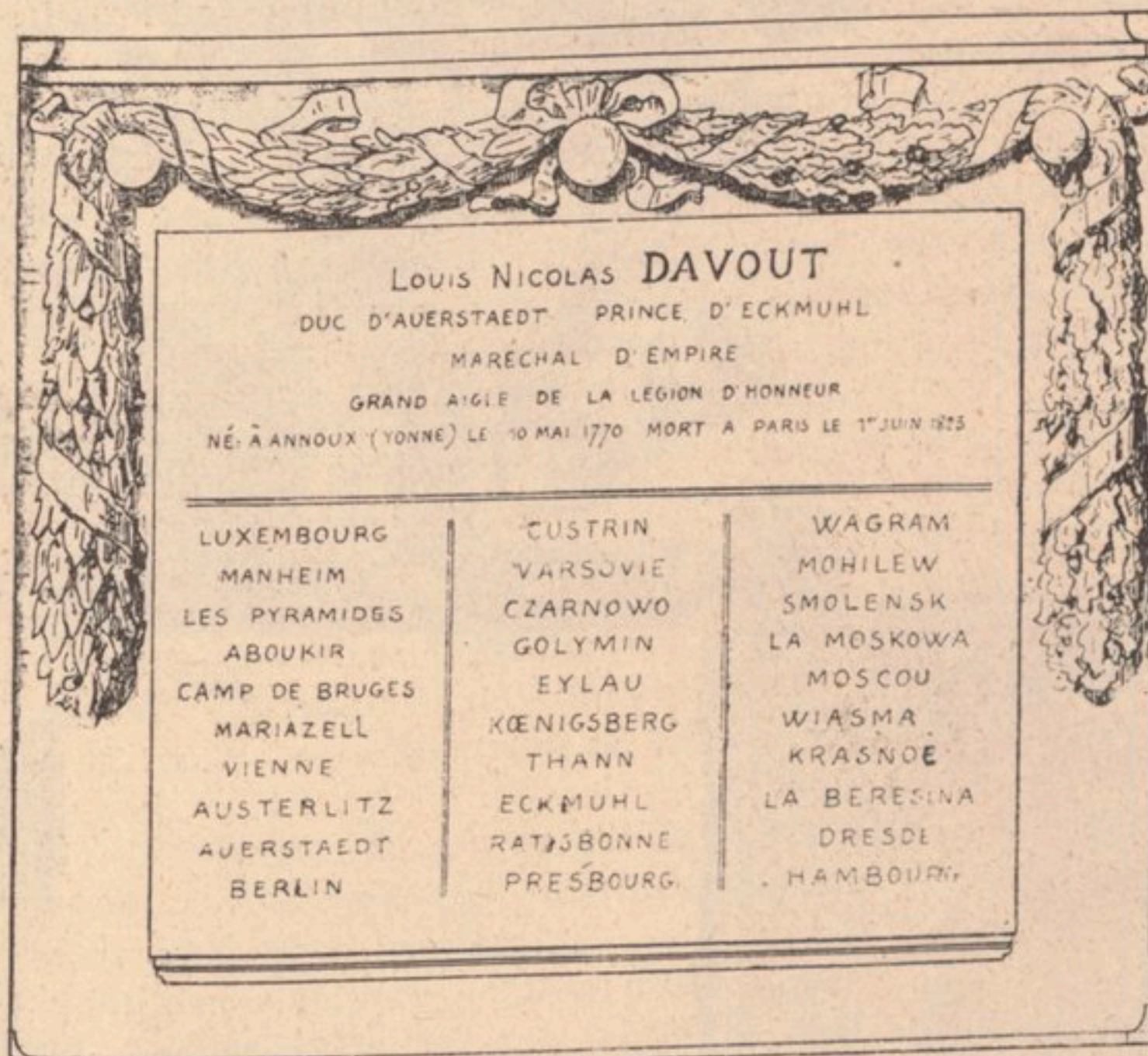
De la plate-forme, un escalier de fer conduit à la lanterne du phare, dont le plan focal est à soixante

mètres au-dessus du niveau des hautes mers. Elle est couronnée d'une élégante coupole ornée d'une rose des vents et recouverte d'un paratonnerre. C'est là que seront installées en permanence les deux lanternes perfectionnées qui jetteront sur l'immensité des flots une intensité lumineuse qui pourra être portée jusqu'à trois millions six cent mille béc-carcels, soit celle de près de 40 millions de bougies et que l'on verra de plus de 15 millesoit plus de cent kilomètres.

Le service hydrographique de la marine a déjà fait connaître dans tous les ports du littoral et aux navigateurs que ce nouveau et puissant feu électrique a été allumé dès le soir du 17 octobre, jour de son inauguration, et qu'il est à éclats blancs réguliers se succédant de cinq en cinq secondes. Au pied même du phare, sont les logements des gardiens et mécaniciens, et deux bâtiments réservés à la machinerie.

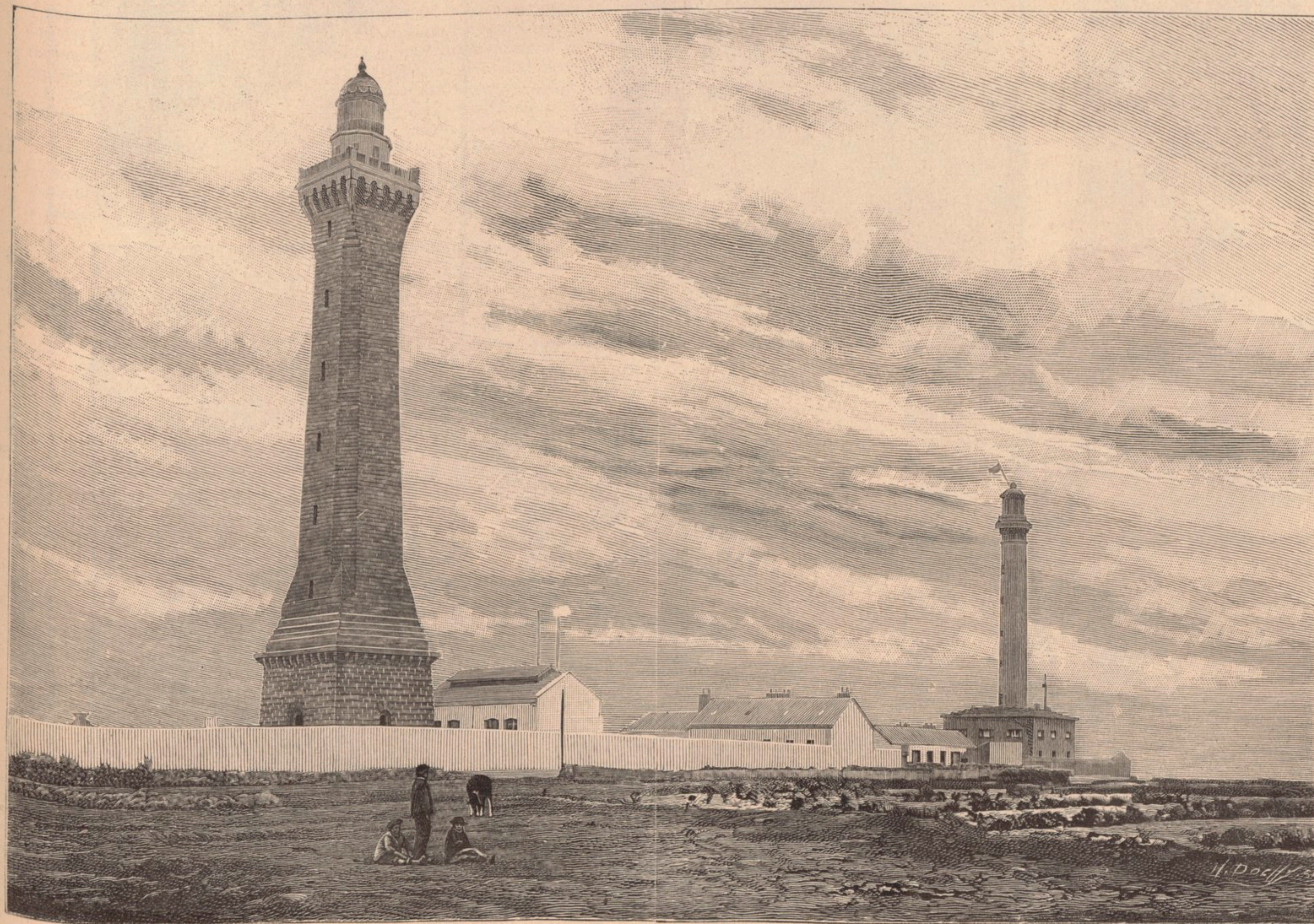
Ce phare électrique, qui n'aura pas de rival dans le monde entier, est l'œuvre des principaux et savants ingénieurs qui dirigent avec tant de talent notre administration des phares : MM. Bernard, Bourdelle, Considère, etc. Le conducteur principal de ces longs travaux est M. Probestan un intelligent et énergique Bretois.

P. P.

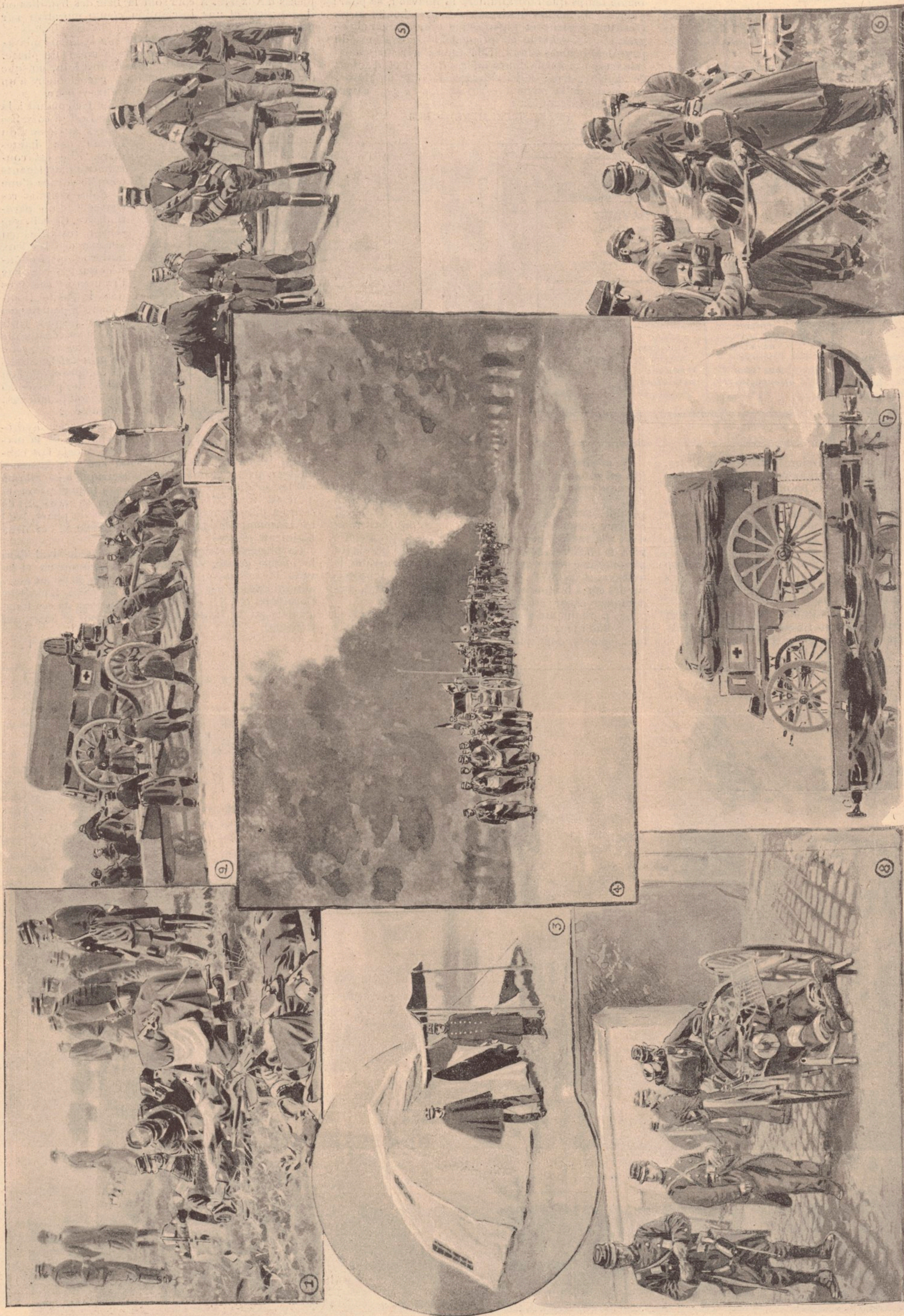


On atteint la corniche en machicoulis du sommet qui est entourée d'un élégant parapet aussi en granit par une interminable spirale intérieure de deux cent cinquante-sept marches de pierre. Si elle est un peu pénible, cette ascension mérite d'être faite. D'abord, on peut y admirer à l'aise deux magnifiques travaux d'art : la rampe en bronze de l'escalier qui a coûté près de 80,000 francs et l'ornementation des parois du phare tout revêtus de superbes carreaux d'opaline, le tout évalué 25,000 fr. Puis la vue superbe et immense sur les côtes bretonnes de ce belvédère de granit, dommage encore amplement le touriste.

Là, à cinquante mètres au-dessus des vagues est le salon d'honneur du phare; pièce octogonale percée de huit fenêtres, dont quatre sont fermées par des glaces



LE NOUVEAU PHARE D'ECKMUHL ET L'ANCIEN PHARE DE PENMARCH. — (Photographie BOELLE.)



1 et 6. Façonnements provisoires sur le champ de bataille. — 2. Embarquement des voitures de l'ambulance divisionnaire. — 3. Hôpital de campagne. — 4. Un convoi de blessés. — 5. Descente d'un blessé d'une voiture. — 7. Voiture-tente. — 8. La brouette porte-brancard. — (D'après les photographies de M. le docteur CHATEAUBURG.)

NOS GRAVURES

M. Charles Blanc. — Le nouveau préfet de police est né à Gap (Hautes-Alpes) le 9 février 1857. Il est fils de M. Xavier Blanc, ancien sénateur républicain des Hautes-Alpes, décédé il y a quelques années.

M. Charles Blanc, docteur en droit, avocat inscrit au barreau de Paris, fut appelé par M. de Mahy, ministre de l'agriculture, au temps de la présidence de M. Tirard, à faire partie de son cabinet en octobre 1880. M. Blanc passa, sous le ministère de Gambetta, au cabinet du ministre du commerce. En 1884, au mois d'avril, M. Blanc fut envoyé comme sous-préfet aux Sables-d'Olonnes, puis à Hazebrouck en 1888; enfin à la Flèche, la même année.

Le 25 mai 1889, il fut choisi par M. Poubelle, préfet de la Seine, comme chef de son cabinet. L'activité et la courtoisie qu'il apporta dans l'exercice de ces fonctions délicates lui valurent la confiance et l'affectueuse estime du Conseil municipal de Paris, avec lequel il ne cessa d'entretenir les meilleures relations. Il fut bientôt nommé directeur du cabinet du préfet de la Seine, et recevait, le 14 juillet 1891, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le 7 janvier 1894, M. Charles Blanc quittait la direction du cabinet à la préfecture de la Seine pour la préfecture des Deux-Sèvres, où il montra les qualités d'administrateur qu'il avait acquises dans la direction du service compliqué et délicat des affaires municipales de Paris. Deux ans après, M. Charles Blanc prend possession de la sûreté générale. C'est lui qui régla le service de surveillance pendant le voyage de l'empereur et de l'impératrice de Russie en France à la satisfaction de tous. Il reçut à cette occasion la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Au physique, le nouveau préfet de police est de taille moyenne, très brun, la barbe en pointe, le teint chaud; très rond, d'allures très cordiales, et avec cela très maître de lui, et d'un sang-froid inaltérable.

Une anecdote rapportée par le *Figaro* nous en donne cette récente preuve. Quand il était préfet des Deux-Sèvres, son secrétaire entra un jour en coup de vent dans son cabinet, lui tendant une dépêche qui venait d'arriver de Paris. Elle était du ministre, et ainsi conçue :

« Accepteriez-vous les fonctions de directeur de la Sûreté générale, auxquelles je serais heureux de vous appeler? »

M. Blanc, qui s'entretenait à ce moment avec un maire de campagne, lut la dépêche et, la rendant à son secrétaire qui restait là, rouge comme une tomate et frémissant comme une guitare à l'idée de s'en aller à Paris avec son chef :

— Je répondrai tout à l'heure, lui dit-il; mais perdez donc cette habitude de toujours venir me déranger quand je suis en affaires!...

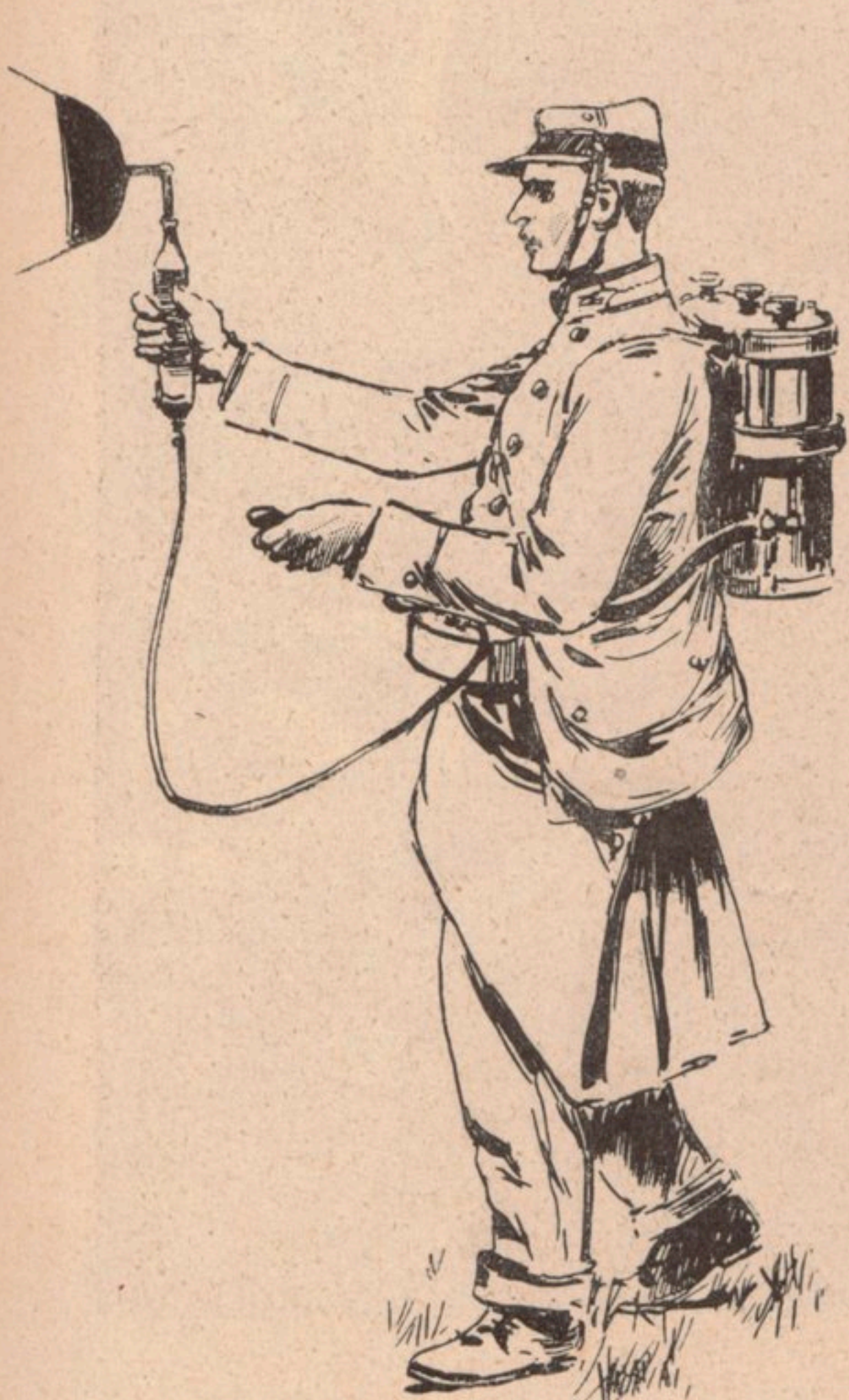
Le secrétaire en resta bleu; mais en voyant, depuis, la carrière de son patron, il a dû se rendre compte que c'est décidément une belle force que le calme!...



M. CHARLES BLANC, PRÉFET DE POLICE. — (Phot. OGÉREAU.)

Armée : Les manœuvres du corps de santé. — Thème de la manœuvre : Une division partie de Versailles sous les ordres du général Treuille de Beaulieu rencontre sur le plateau de Villa-Coublay une brigade venue de Paris et la repousse. Corps de santé dirigé par M. le médecin principal Van Merris.

Il s'agissait de démontrer que les formations sanitaires peuvent s'adapter aux différentes situations tactiques et se porter un mutuel secours, de façon à drainer le champ de bataille et à panser tous les blessés le plus rapidement possible. Dans ce but, M. le médecin divisionnaire a appelé sur le champ de bataille — au fur et à mesure des besoins, le personnel, médecins et infirmiers de l'ambulance divisionnaire, de l'ambulance du corps, et tenant en réserve dans sa main le personnel d'un hôpital de campagne qu'il avait également fait arriver immédiatement.



LE PROJECTEUR LUMINEUX BRENOT.

L'ambulance divisionnaire, après avoir reconnu le village de Velizy, y installa une de ses sections dans le restaurant Gigout et reçut successivement les 180 blessés qui lui arrivaient des postes de secours.

60 de ces 180 blessés formèrent un convoi d'évacuation à pied et furent rendus à leurs régiments — après pansement.

Les 120 autres furent nourris par l'ambulance. — 60 intransportables auraient été pansés à l'hôpital de campagne n° 2 que le médecin divisionnaire aurait fait avancer à Velizy. — Les 60 autres, considérés comme blessés évacuables, assis et couchés, furent pansés le soir même à l'hôpital de campagne n° 1 qui releva l'ambulance et assura le couchage de ses blessés.

Dans la soirée, M. le médecin en chef de l'ambulance divisionnaire procéda à des expériences de recherche des blessés la nuit en terrain découvert, puis dans les bois qui

entourent Velizy. Il emploie dans ce but le projecteur Brenot inventé par M. le médecin principal Mareschal.

M. le docteur Mareschal, médecin militaire, recherchant un moyen pratique de découvrir les blessés un soir de bataille, a trouvé ce nouveau système de projecteurs lumineux, qui, sous sa forme réduite et très portative, fournit une intensité lumineuse égale à celle d'un puissant foyer électrique.

Sa mise en fonction, aussi simple que rapide, permet de l'utiliser en moins de trois minutes.

D'une légèreté excessive, il ne pèse pas plus d'un kilo étant en fonction.

En boîte, tous les accessoires réunis, son poids n'atteint pas trois kilos.

Ce projecteur fonctionne à l'aide d'un réservoir à air se portant à dos, étant donnée la faible pression que nécessite son fonctionnement, il en résulte que de très longues marches peuvent être effectuées la nuit, sans cesser un instant d'être puissamment éclairé et cela sans fatigue par le manipulateur de l'appareil. Il suffit de manœuvrer le levier sans précipitation pour obtenir la continuité de la lumière; celle-ci peut être mobilisée dans tous les sens.

Cette mobilité est certainement précieuse pour les troupes en marche à travers bois la nuit.

La puissance lumineuse dépasse 200 mètres et elle éclaire en largeur à cette distance plus de 30 mètres.

Dans ce modèle, un carburateur contenant suffisamment d'essence minérale pour fonctionner 4 à 5 heures de suite, peut être adjoint à l'appareil. Ce carburateur se porte à la ceinture à l'aide de deux pattes fixées à sa courbe intérieure sans qu'il soit nécessaire de le maintenir par une courroie quelconque.

Les opérations terminées, l'ambulance divisionnaire au complet devenue libre pouvait suivre sa division.

Le lendemain l'hôpital de campagne procéda à l'évacuation de ses 60 blessés au moyen des voitures pour blessés, — litières, cacolets, fourragères, etc.

L'hôpital évacuateur, après avoir reçu ce convoi de blessés fournit un repas chaud, et dans l'après-midi les évacua au moyen d'un train sanitaire improvisé à la gare des Matelots.

(En campagne, ces trains, à la marche de 30 kil. à l'heure, évacuent les blessés dans les hôpitaux de l'intérieur).

Les manœuvres se sont terminées par l'embarquement à la gare des Matelots de 2 sections d'ambulance divisionnaire :

La première à quai ;

La deuxième à pleine voie.

Pendant ces manœuvres l'on mettait en expérience la brouette porte-brancard nouveau modèle et qui a donné de très bons résultats.

Ont assisté M. le médecin inspecteur général Dujardin-Beaumetz, MM. les médecins inspecteurs Chauvel et Dieu.

Le restaurant Gigout à Velezy qui a servi de point central à la manœuvre a été transformé complètement en ambulance.

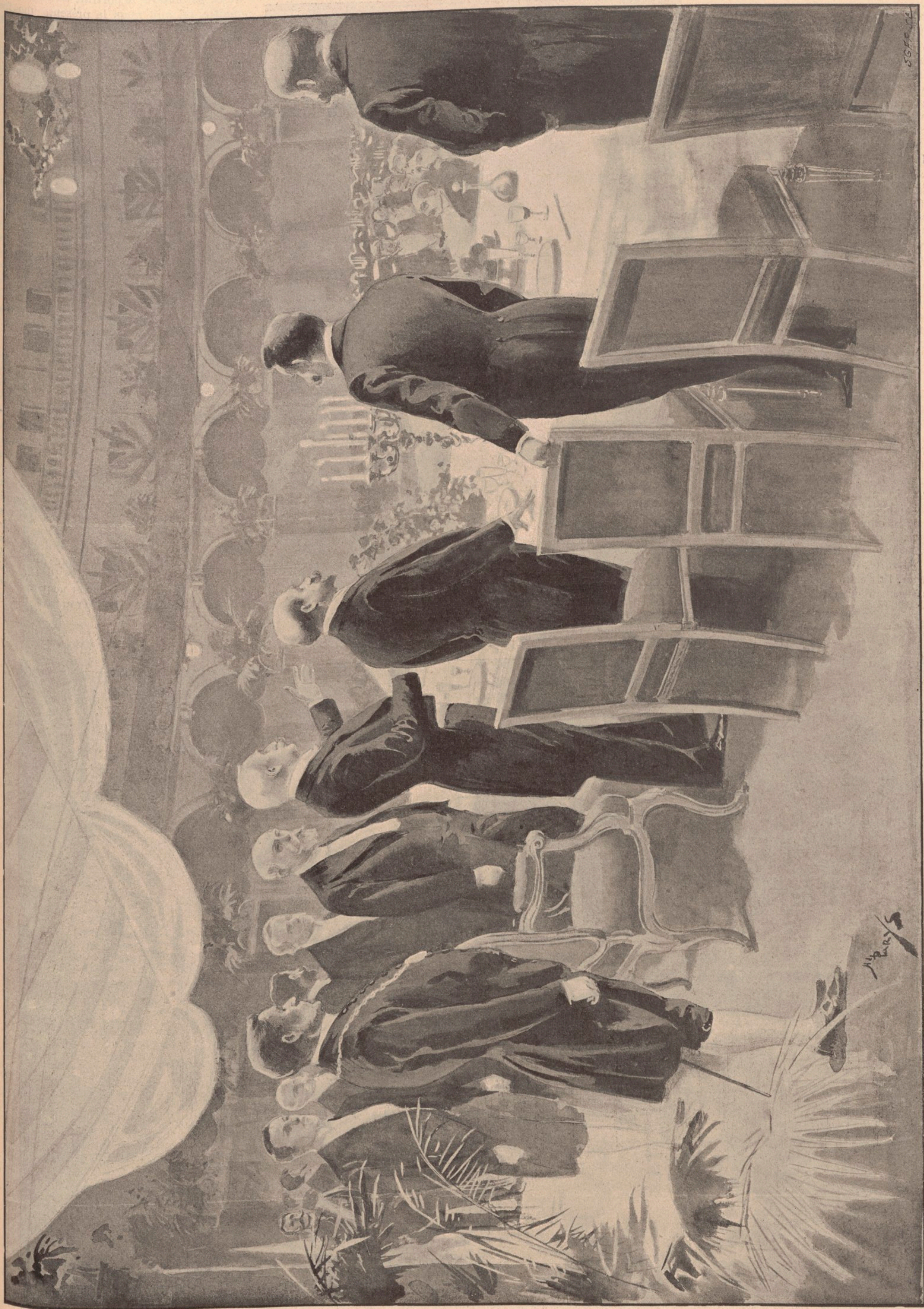
La salle de danse, les bosquets, les tonnelles, etc., recevaient les blessés de toute sorte, — chaque bosquet était affecté à un genre d'opération différente.

Le blessé arrivait d'abord au bureau des entrées, de là passait au bureau des triages, d'où il était transporté à l'endroit où on le pansait ou opérait.

Chaque tonnelle, bosquet, etc., portait une pancarte indiquant le genre d'opération pratiquée. De cette façon aucune confusion pour les brancardiers.



BEAUX-ARTS. — *MATINÉE D'AUTOMNE : JEUNE CHEVRIÈRE.* — Tableau de M. THÉOPHILE MAYAN. — (Gravure de M. BAUDE.)



PARIS. — LE BANQUET OFFERT A M. FÉLIX FAURE A LA BOURSE DE COMMERCE. — (Dessin de M. PARYS.)

Le Pinturicchio chez les Borgia

Photographies de MM. Danesi et Petit.

Cette semaine, S. S. Léon XIII adresse à M. Félix Faure le 34^e exemplaire des 100 albums qu'il a fait composer pour les principaux Souverains des deux continents, d'après les Chambres Borgia et les fresques qu'y avait peintes un grand artiste et qu'un grand pape vient de restaurer. Le jour même où le Président de la République aura reçu par voie officielle de la Nonciature un si appréciable cadeau, le *Monde Illustré* aura aussi pu présenter à ses lecteurs un fragment important de l'album pontifical, avec quelques photographies des Chambres et des fresques empruntées directement à ces pages trop rares.

Plus rare encore en est le peintre dont les Chambres Borgia révèlent, d'hier à peine, l'étonnante maîtrise en même temps que l'existence à peu près inconnue.

Qu'on en permette à grands traits cette silhouette.

Betto ou Bernardino?... Pintoricchio?... comment s'appelait-il au juste? Les archives de Pérouse ne l'apprennent pas au pays même où naquit, vers l'an 1454, derrière la Porte Sant'Angelo, celui dont Fiorenzo di Lorenzo ou Buonfigli furent les maîtres incertains. Silencieux aussi sont les registres du Vatican où cet artiste laissa pourtant la plus glorieuse part de son œuvre qui, séquestrée jusqu'à nos jours, a du moins été assez heureuse pour échapper aux flammes dans lesquelles furent détruits presque tous les papiers des Borgia. Et c'est à une de ces peintures miraculeusement survivantes que nous de-



SAINT ANTOINE ET SAINT PAUL AU DÉSERT.

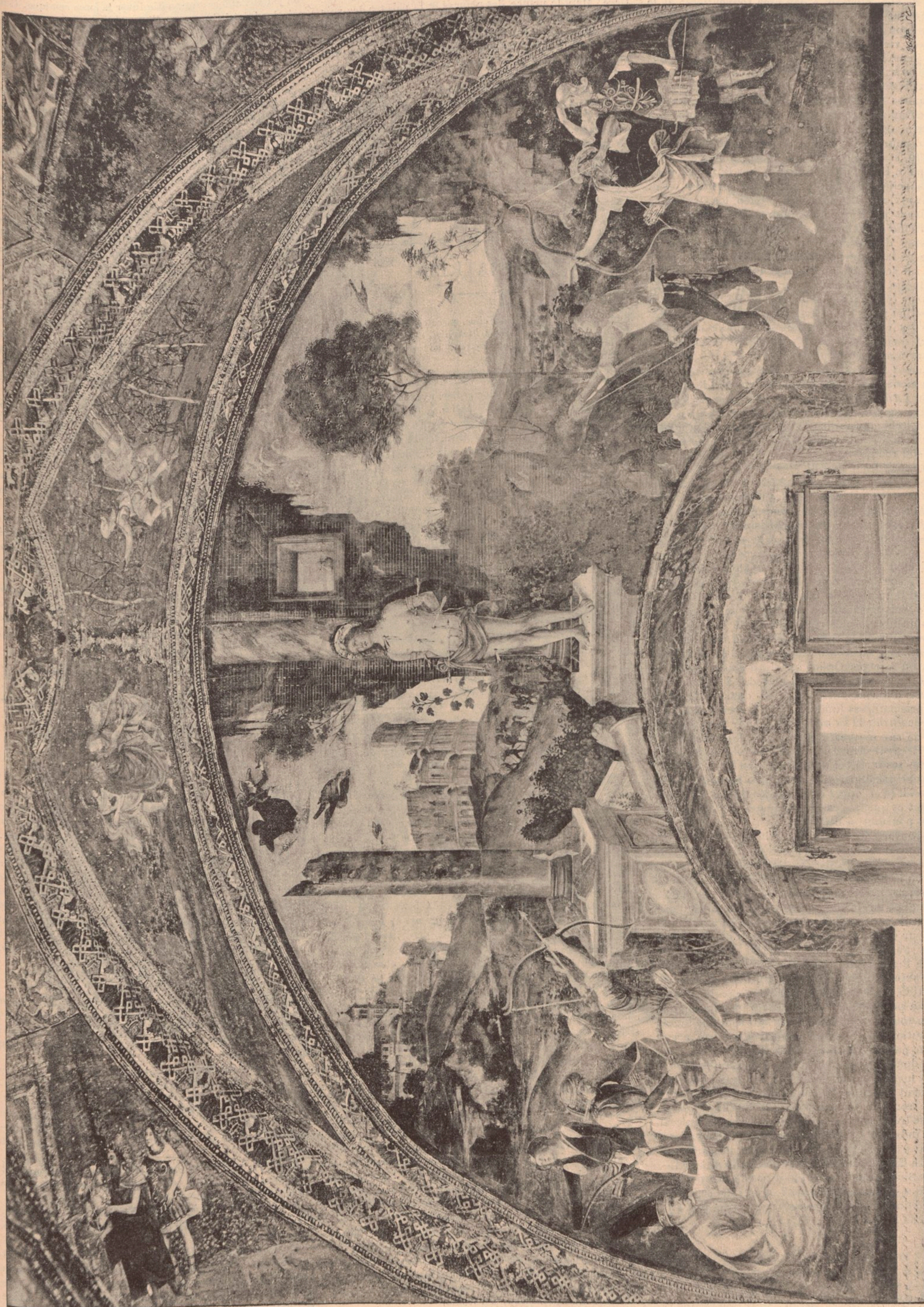
vons, par hasard, le portrait authentique du maître, tel que nous le présente une fresque à moitié ruinée, dans la chapelle des Baglioni de Spello.

Le buste haut et maigre annonce un corps que le manteau du paysan ou le justaucorps du prince durent habiller avec la même élégance. La tête, coiffée du bonnet ombrien autour duquel s'échappe en flottaison la chevelure, est remarquable pour la sévérité des traits qui y sont durs et pour l'ensemble de la physionomie qui y paraît avenante. Mais ces yeux vifs qui brillent à froid, ce nez droit qui se relève aux narines, cette bouche fermée qui tire à court sur deux profondes rides au bord des joues, ce menton allongé qui termine résolument l'ovale, tout ce visage osseux du terrien roturier d'origine, annonce, par l'inexprimable beauté du génie qui rayonne à travers, l'artiste de grand art et le seigneur de hautes manières qu'il deviendra, dans la compagnie d'un prince. Et quel prince? César Borgia, dont Pinturicchio sera le peintre ordinaire et l'ami sûr.

Parti de Pérouse avec le Pérugin, qui plus âgé l'embauchait en qualité d'aide peintre, il arrive à Rome, pour la première fois en 1481, quand Sixte IV, désireux de décorer en quelques mois la chapelle qui porte depuis le nom immortel de ce pape, passe contrat avec le maître entrepreneur Pietro qui payera de ses deniers et de sa personne même les douze chefs-d'œuvre commandés, pour une période d'à peine treize mois! Avec celui du Pérugin, comme chef d'atelier, trois noms d'élèves qui vont être des maîtres figurent dans les feuilles notariées par la Chambre Apostolique: Dominique Ghirlandajo, Alexandre Botticelli et Cosimo Roselli. Le jeune Pinturicchio est, sans doute, trop jeune et ne peut servir encore qu'à monter plus légèrement que ses



LA SALLE DES SAINTS.



ROME. — L'APPARTEMENT BORGIA AU VATICAN. — LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN, FRESQUE DU PINTURICCHIO.

compagnons aux échafauds de la Sixtine. Quand il en descendit, la *Remise des Clefs* n'était pas moins sortie de son pinceau, à peu près tout entière; et le Pérugin eut peut-être quelque déplaisir à s'en attribuer, si non le profit qu'il partagea scrupuleusement avec son virtuose collaborateur, du moins la gloire que ce jeune homme n'était pas encore en âge d'épouser. Ne lui suffisait-il pas qu'elle lui fût promise?

De la Sixtine où il n'a fait que passer, sous les ordres d'un maître qu'il n'oubliera jamais plus, le doux et élégant Ombrien apporte par intervalles inégaux son art charmant au service des cardinaux de la Rovère et Cibo, pour la décoration du palais de l'un à Scosacavallo, et de la chapelle de l'autre à Santa-Maria-del-Popolo. Entre une commande des Bufalini, pour leur chapelle de l'Ara Coeli et un premier essai de travaux au Belvédère du Vatican, les Orviétains s'inscrivent pour quelques figures de docteurs que Pinturicchio devra leur peindre avant que le nouveau successeur d'Innocent VIII ne rappelle à Rome le peintre de la Cour pontificale et ne lui confie, cette fois, à lui seul, un appartement tout entier. C'est le pape Borgia qui, montant sur la chaire de Pierre en 1492, veut que, la même année, le Pinturicchio lui soit restitué pour qu'en trois ans à peine ce peintre couvre six chambres immenses d'autant de chefs-d'œuvre que de fresques. Et Alexandre VI invita son fils César à appeler l'ami Betto.

Comment s'étaient connus ce fils des princes et ce fils des manants? Une légende qui court à Rome, autour de l'*Albergo dell' Orso* depuis des siècles que cette taverne y dure, veut que César Borgia ait connu là Pinturicchio, au milieu de la joyeuse compagnie des premiers maîtres de la Renaissance qui s'y donnaient sans façon rendez-vous, les Michel-Ange, les Bramante, les Sodoma, les Caporali, les Signorelli, l'Ombrien rêveuse et la Toscane magnifique, sympathisant en un même culte de l'idéal que des tempéraments différents et des rivalités d'école interpréteraient plus tard de si diverses encore que si glorieuses manières. Ce fut, sans doute, à une sortie du cabaret de l'*Orso* que, bras dessus bras dessous, le jeune César présenta Pinturicchio plus âgé et de même enthousiasme au cardinal, son père, dans le somptueux palais que Roderigo Borgia s'était fait bâtir à Torre di Nona, dans le voisinage même de l'*Albergo*. Dans cette maison du luxe le plus recherché et de la galanterie la plus exquise où la Vannozza jetait ses derniers feux de perle vive dont sa fille Lucrèce allait se parer et se perdre, où Adriana Orsini se faisait accompagner de sa fille Julia Farnèse pour lui apprendre à mettre aussi sa beauté d'incomparable diamant dans le plein jeu de ses prismatiques lumières, quelle société et quelle école rencontrait là ce maître déjà mûr pour la plus grande de ses œuvres, qui serait le chef-d'œuvre de sa vie. Et peut-être la Renaissance n'a porté chez aucun de ses artistes plus haut que chez celui-ci, le charme incomparable des types auxquels il ne manquerait ni à et là que quelque idée qui les fit penser nettement et quelque raison d'être qui expliquât leurs attitudes pourtant si belles.

Il se trouvera des amateurs de la perfection même qui trouveront des naïvetés à la composition des groupes du Betti. Telle qu'elle est, l'œuvre des *Chambres Borgia* où le plus idéal des Renaissances s'est surpassé lui-même, est la représentation de l'élégance même des formes et de la distinction des manières d'une société où il avait suffi à un paysan de fréquenter un prince pour devenir seigneur, à son tour. Quelques critiques austères, interdits devant cette dernière œuvre du Pinturicchio que Léon XIII lui-même leur présente aujourd'hui, après trois cents ans de séquestre injustifié, en viennent à affirmer que le peintre des Borgia peut, devant cette œuvre posthume, qui provoque tous les hommages et qui soutient toutes les admirations, être salué comme roi en son art et souverain parmi les princes de la palette.

C'était donc justice que l'album des *Chambres Borgia*, dont nous voulions seulement parler ici, fût souverainement traité par la main d'un vieux Pape que l'âge fait trembler, mais non pas les plus audacieuses encore que très recommandables entreprises. Il est vrai que pour indiquer un ensemble des travaux du maître, il faudrait parler encore de ceux que Pinturicchio entrepris à Sainte-Marie-Majette de Spello et à la Libreria de Sienne. Mais ne suffit-il pas de mentionner l'album des *Chambres Borgia*? C'est justice qu'en présence d'un tel morceau nous ne sortions pas aujourd'hui de Rome.

* *

Ainsi, de cet obscur *Albergo dell' Orso*, que plus tard connaîtront Rabelais et Montaigne, une poignée de jeunes maîtres étaient sortis, à l'aube de la radieuse Renaissance, pour gouverner le monde.

Ayant pour sceptre leur pinceau, le Pérugin fut le prince de l'Idéal et Michel-Ange le prince de la Matière. Mais le prince des princes et le peintre des rois fut ce paysan génial de Pérouse dont on n'a jamais su le nom exact, Betto ou Bernardo, Pentoricchio ou Pinturicchio. Qu'importe! si l'on retrouve ses œuvres enfin ressuscitées et si un pape moderne, formant à cette heure autour d'elles une couronne d'admirateurs, n'y convie que des princes et des souverains, les amis de fortune de ce grand montagnard couronné.

Ce bel hommage de S. S. Léon XIII au Président de la République aura particulièrement flatté M. Félix Faure. Il le conservera longtemps parmi les glorieuses archives de ces hommes rares qui, politiques ou peintres, ont fait de rien leur fortune.

BOYER D'AGEN.

THÉÂTRES

NOUVEAUTÉS: *Les Petites Folles*, pièce en trois actes de M. Alfred Capus. — ONÉON: *Richelieu*, drame historique en cinq actes de Bulwer Lytton, adapté par M. Charles Samson.

Le théâtre des Nouveautés vient d'obtenir un grand succès, très parisien, très boulevardier, avec les trois actes de M. Alfred Capus, *Les Petites Folles*.

Il est assez difficile de classer cette pièce: elle a le ton de la comédie par la finesse spirituelle du dialogue, par le dessin général du sujet et par la peinture de la plupart des caractères, d'une observation juste, nullement outrancière; mais elle se déforme de parti pris en vaudeville par l'exagération inutile de certains traits caricaturaux ou par l'adjonction inattendue d'épisodes bouffons imités de vieilles pièces comiques. On dirait qu'un « homme de théâtre » anonyme a fâcheusement collaboré avec M. Capus pour adapter sa pièce au milieu, comme on dit, et en diminuer par conséquent la valeur littéraire.

M^{me} Varinois est une bonne grosse bourgeoise, mère de deux très jolies filles mariées toutes deux, l'une à un fabricant de produits chimiques, M. Bridel, l'autre à un avoué, M^e Leverquin. Les deux gendres, de vieilles laborieuses et modestes, font d'excellentes affaires. Mais la bonne M^{me} Varinois fille et petite-fille de droguistes, ayant végété durant toute sa jeunesse dans l'austérité du devoir professionnel ou des mesquines joies familiales, s'est éprise, sur le tard, d'un goût très vif pour la haute vie élégante et pour les extravagances à la mode dans certains milieux parisiens dits d'une intellectualité supérieure. Elle a fait partager à ses deux filles, son snobisme mondain et son ardeur à proclamer les principes nouveaux qui doivent diriger désormais la vie esthétique, la vie morale, même la vie pratique: émancipation, indépendance, flirtage indéfini...

Les salons et le grand hall, meublé à l'anglaise de sièges inabondables, sont peuplés de petits jeunes gens, club-mens, esthètes, pseudo-artistes et boursiers — car la bonne dame se mêle de spéculations et ne néglige pas les moyens d'agrandir sa fortune en même temps qu'elle élève son idéal d'art et qu'elle élargit son intelligence.

Les deux gendres ont l'air de deux invités dans cette cohue élégante et tous deux souffrent des allures évaporées de leurs petites folles de femmes et de belle-mère. Mais Leverquin, plus philosophe, ne veut pas savoir jusqu'où va leur extravagance, il préfère le doute, dont il profite pour se consoler, à l'occasion, de ses mésaventures conjugales réelles ou imaginaires, tandis que Bridel, plus nerveux, tient à en avoir le cœur net et fait scènes sur scènes à sa femme. Disons tout de suite que les deux petites folles, fidèles aux bons principes de leur première éducation, n'ont encore rien de bien grave à se reprocher. Mais les tracasseries de Bridel et l'indifférence affectée de Leverquin manquent d'aboutir au même résultat et de rendre leur infortune irréparable. Les maris sont si maladroits!

Mais à l'heure même où M^{me} Bridel a accepté son premier rendez-vous, elle apprend que son mari se bat avec un des premiers tireurs de Paris, un cerceux que cette petite folle de M^{me} Varinois a bousculé à une exposition plus ou moins *select*, qui s'est rebiffé grossièrement, que Bridel a appelé *goujat*. L'émotion que ressent M^{me} Bridel la sauve et lui rend la raison. Lorsque son mari revient, très légèrement blessé, elle n'a pas de peine à le reconquérir. M^{me} Leverquin se réconcilie aussi avec le sien. Enfin M^{me} Varinois, fortement échaudée à la Bourse, consent elle-même à renoncer à la grande vie et à se retirer à la campagne.

J'ai déjà dit que le dialogue de M. Capus était remarquablement spirituel et fin: ce qu'il faut dire aussi, car c'est une des qualités particulières de son talent, c'est que sa raillerie n'est jamais amère ni agressive: elle s'atténue de je ne sais quoi de rassurant, presque de tendre; il y a toujours de l'indulgence dans son ironie.

L'interprétation des *Petites Folles* est excellente. M. Germain mérite surtout les plus grands éloges pour la mesure

qu'il a mise dans le personnage de Bridel; il a su assagrir son jeu et l'affiner sans en diminuer la force comique. Cette création lui fait beaucoup d'honneur.

* *

On a accueilli froidement à l'Odéon la représentation du *Richelieu* de Bulwer Lytton, adapté par M. Charles Samson. Cette adaptation est pourtant ingénieuse et rend assez intéressante à suivre, en dépit de quelques invraisemblances un peu excessives, l'histoire de cette conspiration, non historique, mais inventée et composée avec des détails à peu près historiques, empruntés aux récits des nombreuses conspirations ourdies contre Richelieu; ce qui a surtout indisposé le public, c'est le style de l'ouvrage. Toute cette friperie romantique, rapetassée à l'anglaise avec des métaphores voyantes et criardes, a paru vraiment trop démodée. Et cependant il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il y a, çà et là, dans cet ouvrage très copieux, des scènes réellement dramatiques et quelques envolées de haute poésie. Si bien des images sont extraordinaires, quelques-unes même grotesques, il en est aussi de grandes qui révèlent un vrai poète et un puissant cerveau. Ce que j'admire surtout dans Bulwer-Lytton, c'est la netteté avec laquelle il a su détacher le trait principal de la belle figure de Richelieu, telle que nous la voyons dans le recul de l'histoire, son amour de la France et son intelligence de la grandeur de son pays.

Un de nos confrères a dit plaisamment que Bulwer-Lytton avait fait de Richelieu un *Déroulède* du XVII^e siècle. Le mot est drôle mais il est juste aussi.

Seulement à côté de ce trait principal, l'auteur anglais en a accumulé d'autres, de vérité plus contestable et surtout d'exécution très maladroite qui rapetissent singulièrement le personnage sous prétexte de le préciser et l'abaissent même par moments jusqu'au fanteche de Vaudeville.

Il y a aussi une certaine grandeur dans la silhouette si dramatiquement falote de l'imbécile Louis XIII, conscient de sa propre incapacité et de la supériorité du grand Cardinal, subissant son joug et sa domination comme une torture volontaire, acceptée par devoir royal.

Un des principaux intérêts de la représentation est dans l'interprétation par M. Candé du rôle écrasant de Richelieu. Cet excellent artiste prouve dans la composition très étudiée et très complexe qu'il nous présente du personnage, qu'il n'ignore aucune des ressources de son art.

HIPPOLYTE LEMAIRE.

NOS GRAVURES

Beaux-Arts: Matinée d'automne; Jeune chevreuse, tableau de M. Théophile Mayan. — C'est au salon des Champs-Élysées que le peintre avait exposé cette aimable composition, et elle y a été très remarquée.

Si le groupe est charmant, de la jeune paysanne aux doigts laborieux, au candide visage, qui semble échanger avec ses bêtes un langage muet, mais que celles-ci comprennent bien, il faut louer surtout le charme du paysage dans lequel se trouve encadrée la simple scène. L'air et la lumière circulent et planent sur cette toile et désignent son auteur à l'intérêt tout spécial des amateurs épris de nature et de simplicité.

Paris: Banquet offert à M. Félix Faure à la Bourse du Commerce. — Le banquet offert au Président de la République par les principaux représentants du commerce et de l'industrie a eu lieu à la date du 14 octobre.

Ce n'était pas seulement, comme le faisait observer le *Temps*, une manifestation personnelle de sympathie à l'égard de M. Félix Faure, que tant de liens, comme il l'a rappelé lui-même, rattachent au monde du travail; c'était, en outre, une manifestation nationale dont le caractère et l'importance méritent d'être soulignés.

Dans la salle du banquet, fort artistiquement décorée, les convives ont pris place aux sons de la *Marseillaise*, saluant l'arrivée du Président.

Au discours du président du Tribunal de Commerce, M. Félix Faure a répondu par des paroles accueillies avec enthousiasme.

Après le café, le Président de la République s'est retiré dans la salle du syndicat général séparée de la table d'honneur par des portières de velours rouge à crêpes d'or. Là, tous les assistants ont alors défilé devant M. Félix Faure, qui a serré les mains de chacun et s'est entretenu avec la plupart d'entre eux.



MARIE

(Illustrations de Parys.)

NOUVELLE

I

Marie, c'est un doux nom de France ! En Italie, on le prononce en trois syllabes, Maria, et c'est plus doux encore. Il y a de la tendresse et de la pureté en lui.

Il est chaste comme Agnès et comme Suzanne et la mère du Christ l'a porté. Cher nom de fiancée, il inspire l'espoir du bonheur. Simple comme la vie devrait l'être, harmonieux comme la vie ne peut l'être, et quand on cherche son origine, on s'aperçoit qu'il vient de la tristesse et qu'il vient de l'immensité.

Marie, tel que s'appela l'Égyptienne, veut dire Amertume (de l'arabe *mar*) et tel que le porta la sainte de l'Assomption (*mar*, seigneur ; *iâm* : mer), Princesse de la Mer.

Princesse de la Mer ! Princesse d'Amertume, n'est-ce pas tout un ?

Cela m'inspire l'image d'une jeune fille qui aurait la poésie d'une néréide virginale, dont les beaux yeux verdâtres sembleraient deux émeraudes et dont les grands cheveux de brumes couleraient en bandeaux d'une feronnière au joyau d'étoile sur de blanches épaules de vingt ans, drapées de soie glauque aux millions de pierreries.

Mais, nous voilà en plein conte de fée.

Celle qui dans cette simple histoire s'appelait Marie ne répondait en rien à la magique évocation de mon rêve. Elle était d'une élégance simple et terrestre, il lui manquait deux ans pour en avoir vingt, ses cheveux étaient blonds, ses yeux étaient bleus, et loin d'habiter un palais d'océan ou la caverne d'un lac enchanté, parmi les déités et les ondines, elle demeurait bourgeoisement dans une villa minuscule d'une des plus jolies stations de la côte d'azur.

Là-bas, en ce joli pays de l'Esterel et des roses, si cher à Paul Arène, où croissent en chœur le mimosa et la cassie, le palmier et l'oranger ; mais, aussi les douces violettes, il est un nom plus tendre encore que Marie : c'est Linna, Linna qui veut dire Catherine et qui pare si bien un front de dix-sept ans, qu'on le croirait fait pour être couronné de fleurs.

Elles étaient donc deux jeunes filles, adorablement jolies : Linna, dans ses dix-sept ans, brune avec de grands yeux bleus de roi, Marie, d'un an de plus que sa cousine, mignonne et blonde avec des yeux d'azur aussi, doux comme le ciel de sa naissance.

C'était sous le firmament pur, éclatant de soleil, en Nice la Belle, reine par ses flots d'aigue marine et ses côtes embaumées.

M^{lles} de Chamberg habitaient au seuil du Vallon des Fleurs une coquette villa ombragée de palmiers et de mimosas, la Villa Mireille.

Elevées ensemble comme deux sœurs, cousines d'ailleurs par leurs mères dont elles étaient l'une et l'autre orphelines, elles vivaient avec le père de Linna, vieux soldat retraité pour ses blessures, après une carrière glorieuse.

Ces blessures étaient la cause pour laquelle les deux amies allaient se séparer. Elle sonne toujours trop vite pour les cœurs tendres, l'heure qu'un grand poète appelle si mélancoliquement,

L'heure triste où chacun de son côté s'en va.

Fantasque comme tous les malades, le colonel s'était soudainement imaginé qu'il était mal soigné par sa fille et que deux enfants, deux gamines, disait-il, qui jouaient comme des écolières, n'étaient pas assez sérieuses pour sauvegarder sa vieille carcasse de la douleur.

Le colonel avait une fille plus âgée, mariée depuis deux ans à un ingénieur distingué.

Le caprice lui vint d'accepter l'offre d'aller passer un été chez elle, au cap Ferrat, et sans tenir compte du chagrin que leur séparation allait causer aux jeunes filles, il ordonna les préparatifs de départ.

Ainsi fut fait. Linna allait suivre son père, Marie, retourner chez une de

ses tantes qui habitait le Berry, accompagnée de Giuseppa, vieille femme de chambre de sa mère, qui l'avait vue naître et ne l'avait jamais quittée!

C'en était fait! Elle ne devait plus revoir que dans les mirages du souvenir, tes rives idylliques, ô mer d'azur!

Les adieux furent touchants.

— Adieu, Linna!

— Adieu, Marie!

Un dernier baiser!

Le train allait partir. Les jeunes filles s'attardèrent dans cet enlacement.

— Vous vous reverrez, que diable! gronda le colonel en avalant une larme qui glissait dans sa moustache.

Giuseppa prit le bras de Marie et l'entraîna:

— Adieu, mon colonel!... Adieu, mademoiselle Linna.

— Adieu, Giuseppa!

Marie éclata en sanglots!

II

Ici, c'était la chambrette qu'elle avait habitée, dans son adolescence.

C'était bien là qu'elle avait vécu ses meilleures heures, au temps où sa mère vivait.

C'étaient bien encore les mêmes tentures de brocart, sous le même plafond peint d'allégories, qu'elle avait si souvent rêvé.

Tout y était, depuis le secrétaire de tuya, incrusté d'argent et de bois de rose, jusqu'au lit aux minuscules colonnades dont le ciel avait abrité ses premiers songes, jusqu'à cette fenêtre à la corniche dorée dont les rideaux s'entr'ouvraient pour lui montrer les mêmes lointains et les mêmes horizons que jadis.

Elle l'avait déjà vue cette ombre de peuplier qui découpait dans la nuit sa silhouette à travers ses vitres, ce ciel constellé d'étoiles, manteau de la nuit, cette lune, son masque d'or. Elle les avait déjà entendues ces voix murmurantes, oraisons de la nature, respirés, ces parfums, encensoirs de l'ombre, qui lui arrivaient, par sa fenêtre ouverte, quand elle regardait, en rêverie, les champs, le ciel, l'espace.

Toutes ces voix lui parlaient, ces rayons lui souriaient, ces parfums l'enivraient. Elle connaissait tout cela et tout cela la connaissait.

Le soir de son arrivée, le vent avait incliné la cime du peuplier dans sa direction. Elle avait cru qu'il la saluait comme une vieille connaissance que l'on retrouve. Elle avait souri doucement comme s'il avait pu la comprendre.

Et peut-être l'avait-il compris!

Il y avait trois mois que Marie de Chamberg habitait le Berry et le souvenir de sa chère Linna lui tenait toujours au cœur.

Malgré toutes les évocations, il lui manquait avec elle, l'ineffable soleil de Cimiez, ses orangers, ses fleurs, sa mer bleue aux sauvages reflets et bien que ce fut ici le printemps, rien ne lui rappelait sa verdure de là-bas, cette verdure un peu sombre des bois toujours verts et des côtes brûlées.

Ici, les églantines étaient pâles et tous les arbres aux feuilles tendres avaient des bouquets de neige...

Il y avait des martins-pêcheurs, aux bords des ruisselets; mais, il n'y avait pas de bambous et les flots n'avaient pas d'écumes.

Marie allait souvent se promener aux alentours du château de Pressy où sa tante lui donnait l'hospitalité la plus affectueuse qu'elle pût rêver.

Giuseppa l'accompagnait et c'était une de ses joies que d'aller cueillir des fleurs dans la solitude des vallons sauvages.

Un jour, elles allèrent si loin, en suivant le cours d'un ruisselet, qu'elles s'égarèrent dans les roches.

Au sommet de l'une d'elles, il y avait des haies d'aubépines.

Sans souci des épines, sans voir s'allumer l'étoile du soir au front de la nuit, elles s'attardèrent encore à casser de leurs rameaux.

Puis, elles retournèrent sur leurs pas; mais, quand elles voulurent retrouver leur chemin, elles s'aperçurent qu'elles étaient perdues.

Nul passant en cette solitude.

Elles marchèrent longtemps droit devant elles. Le soleil disparut dans la pourpre et la nuit tomba...

Déjà la peur s'emparait d'elles, quand un aboiement soudain les fit tressaillir.

Au fond de la gorge qu'elles côtoyaient, un terre-neuve accourait,

suivi d'une personne. Et cette personne, l'allure lasse d'un chasseur qui a couru monts et vaux, hâtait le pas dans leur direction.

Elles l'interpellèrent:

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous nous indiquer le chemin de Pressy?

— Pardieu, Mesdames, répondit l'inconnu, j'y passe moi-même. Si vous voulez me permettre de vous accompagner?

— Sans doute, dit Marie; mais, comment faire pour vous rejoindre?

— Il y a un chemin à trente mètres devant vous. Je vous y attends.

— Allons! dit la jeune fille qui prit le bras de Giuseppa.

Elles rejoignirent l'inconnu à travers les genêts et les buis et tous, dans l'ombre tombante, s'acheminèrent par la ravine.

Nulle pensée de crainte ne vint aux deux femmes. Le guide avait une figure rassurante.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ dont le visage avait un caractère de beauté mâle et de simplicité distinguée.

Il était vêtu d'un costume de chasse et portait au côté, une gibecière vierge de toute conquête. Un feutre noir ombrageait son front et dans cette ombre, ses yeux riaient avec une lueur d'audacieuse franchise.

Il parla le premier:

— Ainsi, leur dit-il, vous vous êtes égarées?

— Sans doute, répondit Marie. Nous nous sommes attardées dans ces solitudes et la nuit va nous surprendre avant que nous ne soyons rentrées.

— Avec cela c'est votre faute, Mademoiselle, ajouta Giuseppa, et votre tante doit être en peine de vous.

— Le fait est que ces aubépines sont fort gênantes à porter, dit la jeune fille. J'ai presque envie de les jeter.

— Voulez-vous que je vous en débarrasse?

— C'est inutile, je m'en débarrasserai bien moi-même.

Et d'un geste gracieux, M^{lle} de Chamberg lança loin d'elle les rameaux qu'elle tenait en main.

— Ah! par exemple, voilà bien l'âme féminine! s'écria le jeune homme avec la même gaieté. Faire plus d'une lieue pour satisfaire un caprice. Après cela, rejeter l'objet de sa fantaisie sans un regret, comme une chose méprisante, sur la route que foulent les pas indifférents. Il ne sera pas dit que je laisserai s'accomplir cette profanation sans un reproche. Voulez-vous, Mademoiselle, me laisser cueillir une de ces fleurs. Je l'emporterai en souvenir de vous...

Et comme, M^{lle} de Chamberg ne répondait pas:

— Qui ne dit rien consent. Cela remplacera le gibier que je n'ai pas tué et je ne rentrerai pas chez moi les mains vides.

— Est-ce que vous chassez avec un terre-neuve, Monsieur? demanda-t-elle ironiquement.

L'inconnu désigna le chien qui suivait gravement ses traces:

— Ça, dit-il, c'est Black, mon ami. Il ne chasse pas plus que moi. C'est un être pensif et fidèle. Il me suit partout. Quand je songe, il a l'air de songer aussi et quand je souris, il aboie de ma joie. Voyez que ma gibecière est vide. La chasse n'est pour moi qu'un prétexte. Je cours les champs parce que j'aime courir. Je n'ai pas tiré un coup de fusil de la journée...

— Vous êtes, Monsieur, un chasseur bien singulier, prononça Giuseppa.

— Est-ce un reproche? dit l'inconnu. Je ne regrette pas mon vagabondage puisqu'il m'a permis de vous être utile.

Ensemble, ils allongèrent le pas et bientôt, ils atteignirent Pressy.

A quelques cent mètres au sortir du village, les deux femmes s'arrêtèrent devant une grille de fer ombragée d'arbres en fleurs, derrière laquelle, on apercevait l'élégante silhouette d'une maison de campagne.

Marie et Giuseppa s'inclinèrent devant le jeune homme et celui-ci ne put retenir une exclamation:

— Comment?... C'est ici que vous demeurez?

— Sans doute, dit Marie. Cela vous étonne-t-il?

Mais déjà l'inconnu s'était resaisi:

— Pas le moins du monde.

Les deux jeunes filles s'apprêtaient à sonner à la grille:

— Adieu et merci, Monsieur, lança M^{lle} de Chamberg.

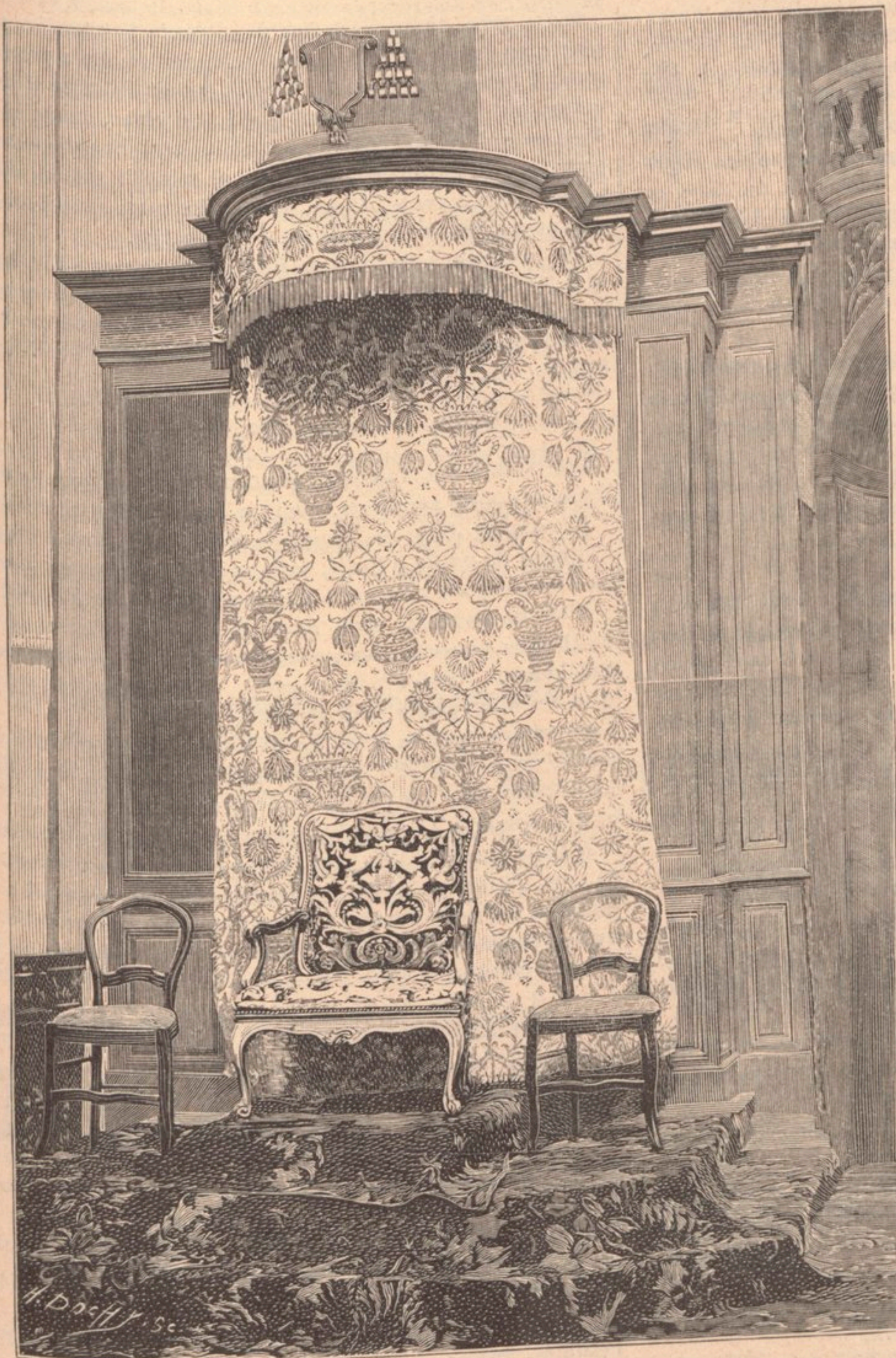
— Adieu! dit l'inconnu, d'un accent mystérieux!... Adieu, non! Au revoir!

Et il les laissa s'enfuir!...

(A suivre.)

STÉPHANE SERVANT.





TRÔNE PONTIFICAL DU CARDINAL VAUGHAN.

Les Fêtes du XIII^{me} centenaire du sacre de saint Augustin de Cantorbéry, à Arles.

Les fêtes du treizième centenaire du sacre de saint Augustin de Cantorbéry ont eu lieu les 10, 11 et 12 octobre à Arles. Ces fêtes, qui avaient été préparées dès longtemps et en particulier depuis deux ans, par M. l'abbé Bernard, le vénéré et érudit archiprêtre d'Arles, ont été fort belles et ont attiré une grande affluence dans l'antique Rome des Gaules. Cette commémoration du sacre de saint Augustin de Cantorbéry par saint Virgile, archevêque primat d'Arles, a resserré de plus en plus les liens spirituels qui unissent l'église d'Angleterre à l'église d'Arles. Ce fut dans l'église primatiale de Saint-Trophime d'Arles que, en 597, saint Augustin de Cantorbéry, premier apôtre de l'Angleterre, vint se faire sacrer évêque par saint Virgile, archevêque d'Arles, d'après l'ordre qu'il en avait reçu du pape saint Grégoire le Grand. C'est aussi dans la primatiale de Saint-Trophime qu'ont été célébrées ces fêtes commémoratives par un *triduum* solennel dont le premier jour a été consacré à saint Virgile, le deuxième à saint Grégoire le Grand et le troisième à saint Augustin de Cantorbéry. Son Eminence le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, primat, d'Angleterre est venu assister à ces fêtes. Avec l'éminent prélat étaient aussi venus : M^{sr} Borne, évêque de Soutwark (dont le diocèse comprend Cantorbéry et la contrée évangélisée par saint Augustin) ; M^{sr} O'Neil, de l'ordre des Bénédictins, ancien évêque de l'île Maurice et des bénédictins anglais ainsi que des membres du clergé régulier et séculier d'Angleterre. Les prélats français qui assistaient à ces



LE CARDINAL VAUGHAN VISITANT LE CLOÎTRE DE SAINT-TROPHIME.



GRANDE NEF ET MAÎTRE-AUTEL DE L'ÉGLISE SAINT-TROPHIME.

fêtes étaient : M^{sr} Gouthé-Soulard, archevêque d'Aix et d'Arles ; M^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier ; M^{sr} Béguinot, évêque de Nîmes ; les Révérendissimes abbés mitrés dom Colombar, abbé de Lérins, dom Romain, dom Gauthier, abbé bénédictin de Marseille. La primatiale était décorée avec goût ; les piliers étaient ornés de tentures rouges avec cartouches portant les noms des nombreux saints de l'église d'Arles, et de la voûte descendaient des banderoles blanches, jaunes et bleues. A l'un des côtés du grand arceau du sanctuaire était le drapeau tricolore et à l'autre le drapeau anglais, et entre les deux était suspendu l'étendard pontifical. Le trône pontifical de Son Eminence le cardinal Vaughan était fort beau, la tenture qui l'environnait est la tenture qui fut offerte à la primatiale par la reine Marie de Médicis, à l'occasion de la naissance de Louis XIII.

Les fêtes ont commencé le dimanche 10. M^{sr} Vaughan était arrivé la veille dans l'après-midi et son entrée dans Arles a été saluée par la sonnerie du bourdon de la primatiale et les carillons des cloches de toutes les paroisses. Le dimanche 10, avant le commencement de la grand'messe, M^{sr} Gouthé-Soulard, successeur de saint Virgile, souhaite la bienvenue aux prélats et aux membres du clergé anglais et inaugure la nouvelle chaire en pierre avec colonnes en marbre. Durant ces trois jours de *triduum*, les offices ont été célébrés très solennellement dans l'antique primatiale, et les chants sacrés ont été fort bien exécutés. Dans l'avant-choeur étaient les prélats et un nombreux clergé. M^{sr} Gouthé-Soulard, archevêque d'Aix et d'Arles, qui avait son trône en face du trône cardinalice, était le président de ces fêtes, mais la présidence d'honneur et de fait a été

réservee constamment au cardinal Vaughan. On a remarqué dans l'assistance M. Ward, chambellan de la reine Victoria, en costume traditionnel. Tous les jours, les offices ont été célébrés pontificalement. Des allocutions ont été prononcées le matin à la grand'messe : le lundi par M^r Borne et le mardi par M^r O'Neil, évêque anglais, et aux vêpres, le dimanche, M^r de Cabrières a fait le panégyrique de saint Virgile; le mardi, celui de saint Grégoire le Grand a été fait par M^r Béguinot. Mardi 12, à l'issue des vêpres, M^r Vaughan est monté en chaire. Son Eminence a enlevé son auditoire qui l'a applaudi frénétiquement. En descendant de chaire pour clôturer les fêtes, M^r Vaughan a donné la bénédiction papale. La basilique était comble. A la fin de la cérémonie, M^r Gouthe-Soulard a annoncé du haut de la chaire qu'il nomme membres d'honneur de son chapitre métropolitain le cardinal et les autres évêques anglais et français présent, et qu'il élevait M. l'archiprêtre Bernard à la dignité de vicaire général. Le cardinal Vaughan a gagné tous les cœurs à Arles par son affabilité et par l'affirmation de ses sentiments envers la France. La foule acclamait son Eminence et chacun des prélats à la sortie des offices. M^r Vaughan a visité les monuments et il a examiné en détail et avec intérêt le superbe cloître de Saint-Trophime et l'antique basilique de Saint-Virgile. Et maintenant, pour nous résumer, il reste à dire que tous ceux qui ont assisté à ces fêtes solennelles en garderont l'impérissable souvenir.

LAG.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *Le Spahi*, poème lyrique tiré du roman de Pierre Loti, par MM. Louis Gallet et André Alexandre; musique de M. Lucien Lambert. — OPÉRA : Débuts de M^{lle} Akté, dans *Faust*. — BOUFFES-PARISIENS : *Les Petites Femmes*, opérette en quatre actes de M. A. Sylva; musique de M. Ed. Audran.

L'Opéra-Comique nous a présenté la première nouveauté de la saison, ayant fait choix à cet effet d'un ouvrage qui, avant de brüger le suffrage du public, a conquis celui du conseil municipal. La partition de M. Lucien Lambert a obtenu, on le sait, le prix alloué au lauréat du concours organisé par la Ville de Paris afin de stimuler les jeunes compositeurs, et c'est du reste la première fois, depuis la fondation de ce concours, qu'une œuvre de théâtre y a été couronnée.

M. Lucien Lambert est l'auteur de différentes pièces d'orchestre entendues dans les concerts, et d'une *Brocéliande* montée en province par un directeur partisan de décentralisation.

La partition avec laquelle il aborde aujourd'hui l'auditoire parisien n'est point absolument indifférente, à condition de la considérer comme une esquisse très poussée, plutôt que comme une composition définitive. C'est, en tout cas, la promesse à peu près certaine d'œuvres plus accusées, et qui nous renseigneront mieux sur les intentions et les véritables tendances du jeune musicien.

Pour cette fois il fut mal inspiré en accueillant un sujet de poème dont l'analyse révèle la pauvreté.

Dépouillée de la magique prose de Pierre Loti, on imagine sans peine ce que devient la vulgaire aventure de garnison que constituent les amours d'un spahi sans malice et d'une négrillonne déléguée. Il en est pour les librettistes et les compositeurs qui se laissent tenter par les séduisantes apparences d'un livre à succès, comme pour les gens naïfs qui, dans les vieux contes, se laissent prendre aux promesses du diable. Satan fait briller à leurs yeux d'éclatants écus, puis dès qu'en échange de leur âme il les leur a remis entre les mains, les dupes infortunées n'ont plus en leur possession que des feuilles mortes jaunies et déjà pourrissantes.

Dans le cas actuel, M. Loti a bien involontairement joué le même méchant tour à MM. Lambert et Alexandre.

Le prestigieux conteur leur a permis de s'inspirer de son roman et de ces pages inoubliables, est sorti le plus banal scénario dont nous ayons le souvenir.

Au premier acte, c'est l'union libre de l'esclave moribonde et du beau soldat naïf, mais philosophe au fond, qui se console avec la servante, d'avoir été dédaigné par la maîtresse.

Une promenade à travers la brousse où les nègres africains célèbrent, non sans vacarme, la fête du Printemps, et le mariage sous-entendu du soldat et de Fatou-Gaye; telle est la substance du second acte.

Le troisième acte nous fait assister à la première querelle des amoureux, après que la négresse a volé pour acheter des bijoux à un vieil espion noir, les quelques pièces d'argent que Jean allait envoyer à ses parents avec une lettre dont hélas ! il donne auparavant lecture...

Enfin ! au cours d'une reconnaissance, Jean tombe dans une embuscade tendue aux Français par le vieux traître

marchand de colifichets, et il meurt tandis que Fatou accourue par hasard, maudit son amour pour la parure, le vieux traître, et ses dieux mêmes, au nez desquels elle jette irrévérencieusement toutes ses amulettes.

Et c'est ainsi que prend fin le quatrième acte.

Il est malaisé de retrouver dans ces scènes rapides et reliées comme au hasard, le charme captivant du livre, et c'est le moindre tort des poèmes empruntés à des œuvres célèbres, de faire regretter toute la richesse de détails, tout le luxe de la forme sous lesquels l'écrivain avait su masquer la simplicité du thème dont il a su tirer les plus beaux développements.

Si les trois derniers actes du *Spahi* sont d'une sensible monotonie, et si l'on peut reprocher au compositeur d'avoir mis aux lèvres de ses personnages, en somme rudimentaires, des accents trop recherchés et mal en rapport avec leur nature, il faut louer en son ensemble tout le premier acte précédé d'une introduction orchestrale d'une écriture curieuse et vraiment pittoresque.

Cet acte aux tons violents et bigarrés est tout rempli de variété et de mouvement, et nous a fait penser à quelques bons endroits de *Carmen*. Tout cela grouille, vibre, s'agite, se tremousse en une amusante confusion; les nègres qui vendent leurs fruits ou leurs boissons, les joueurs d'instruments bizarres, les danseurs aux gesticulations simiesques, les badauds qui s'entrechoient, les soldats qui boivent et dont les refrains sont scandés par des fanfares, les désespoirs tumultueux de Jean, tout à son amour pour la dédaigneuse Cora qui passe fière, en le narguant; et sur tout le tumulte de cette page de vie exagérément ensoleillée, plane la rêverie de la petite esclave en amourée qui, de la terrasse de la maison voisine, joue machinalement avec des fleurs éclatantes aux noms inconnus, et ne voit que son beau soldat, ce Jean dont elle veut être aimée, et qui doit mourir de cet amour.

C'est sans doute la couleur éclatante de ce début qui a nui aux tonalités éteintes du reste de l'œuvre où l'on ne relève plus que des scènes assez languissantes.

Celle de la mort du spahi dans la désolation des sables sans fin n'est cependant pas sans intérêt. Mais pourquoi donc le compositeur ne s'est-il pas souvenu des funèbres visions qui, dans le livre, hantent l'agonie du soldat, et surtout de cette danse endiablée dont le tourbillon l'obsède, alors que chacun des êtres fantastiques qui la composent lui crie sans relâche le fatidique appel : « Entre dans la ronde, Jean... entre dans la ronde !... »

Il y avait là le motif d'une saisissante page, et nous nous étonnons qu'elle n'ait pas sollicité l'inspiration du musicien.

Le Spahi, monté avec un soin curieux, est interprété en conscience, mais sans grand relief.

M^{lle} Guiraudon n'a guère pour elle que le zèle juvénile dont elle a donné des preuves dans sa création de *Kermaria*. Toutefois sa voix est fraîche et non sans agrément. Ses partenaires sont M. Badiali, un Jean un peu bien massif et ne répondant pas au type indiqué dans le roman; M. Gresse fils, qui prête une physionomie sans banalité au vieux vendeur de talismans, et M. Carbonne auquel on aurait dû épargner certaine chanson au moins inutile, sur la vermine des camps d'Afrique.

L'orchestre a fort bien mis en valeur plusieurs pages et surtout le prélude dont nous avons parlé déjà.

M. Daubé a désiré être soulagé de temps à autre d'une tâche vraiment lourde. Il conservera la direction des ouvrages les plus importants; mais cette fois, c'est à son coadjuteur M. Alexandre Luigini qu'il a passé le bâton, et celui-ci s'est montré digne, en tout point, du choix qui l'a désigné pour succéder l'éminent chef d'orchestre de l'Opéra-Comique.

* *

On mène un bruit voisin du tapage autour du début de M^{lle} Akté, la lauréate remarquée aux derniers concours du Conservatoire, qui vient de paraître dans *Faust*, avec beaucoup de bonheur.

Finoise d'origine et d'une famille de musiciens, cette jeune fille est venue étudier le chant à Paris, et dès son apparition à l'Opéra, elle a obtenu un succès que l'on s'empresse un peu trop d'exalter. On peut cependant conjecturer qu'elle en sera bientôt tout à fait digne, lorsqu'elle aura achevé d'assouplir un timbre assez rude parfois, et surtout lorsque sa voix frêle pour l'immense vaisseau de l'Académie de musique, aura acquis plus de volume et d'ampleur.

En attendant, la nouvelle Marguerite a de fort appréciables qualités. Elle chante avec goût et sa prononciation, chose presque unique chez une étrangère, est d'une excessive pureté, mise encore en valeur par une articulation fort nette.

Mais c'est surtout pour son jeu que nous avons à louer la débutante. Soit qu'on l'ait intelligemment conseillée, soit qu'elle ait eu l'intuition des modifications à apporter dans la physionomie du personnage que la plupart des autres interprètes dépouillent de son véritable caractère, elle nous a montré une Marguerite aussi conforme à la Gretchen de Goethe que le permet la tradition établie à l'Opéra.

D'une grâce légèrement frigide, lors de la première rencontre au milieu de la kermesse turbulente, elle a joliment nuancé toutes les scènes du jardin, depuis l'initiale rêverie, marquant le premier trouble de son cœur, jusqu'au cri d'extase qui la jette éperdue dans les bras du séducteur, et pour les actes de l'église, du duel et de la prison, elle a trouvé des accents d'une grande justesse, et surtout des attitudes d'une très personnelle originalité.

On a voulu voir quelque ressemblance entre M^{lle} Akté et la Nilsson à son aurore. Le fait est que l'analogie se peut concevoir. En tout cas, on ne saurait souhaiter un meilleur modèle pour la Marguerite d'aujourd'hui, que l'inoubliable Ophélie, son illustre devancière.

* *

Les Bouffes ont fait leur réouverture avec une opérette d'une fantaisie amusante, quoique pas entièrement inédite. L'aventure du jeune Raoul de Beaudunois, mais c'est le *Chapeau de paille d'Italie*, tout comme la serre du *Monde* où l'on s'ennuie ressemble aux marronniers de *Figaro*.

Rien de nouveau sous le soleil, et les meilleures pièces de théâtre ne sont-elles pas souvent de vieux « chapeaux » habilement retapés? Qu'importe, si l'adresse de l'auteur peut les faire passer pour neufs!

Or sachez que le beau Raoul a attendu jusqu'au matin de ses noces avec M^{lle} Cécile Randonnet, pour rompre définitivement avec les petites femmes dont il fut très friand, et qui viennent le relancer même à cette heure décisive.

A trois d'entre elles, qui furent les grandes passions de sa vie plutôt gaie, il veut rendre les lettres incendiaires qu'elles lui ont adressées. Mais voilà qu'il s'embrouille, et qu'à Bengaline, la cocotte, il renvoie les proses de la vibrante peintresse M^{me} Turkestan, tandis qu'à cette dernière il expédie les poulets parfumés de la comtesse de Château-Flanchard, une femme du monde le meilleur, qui, pour plus de sûreté est venue, elle-même, réclamer ses pattes de mouche.

L'erreur se découvrant, la comtesse exige que l'on ratrape à tout prix ses misères, et c'est après des courses folles et des épisodes drôlatiques, que cette correspondance se retrouve dans la poche du pardessus du mari de la grande dame, qui ne se doute pas de son... bonheur, et qui, du reste, sous le pseudonyme de Saint-Ernest, ne perd pas une occasion de faire, de son côté, ses petites farces.

M. Audran a illustré cette aimable pochade de quelques rythmes joyeux. L'on connaît son habileté en ce genre, même lorsqu'il se borne à ébaucher les plus légères formules musicales.

C'est M^{lle} Léonie Laporte qui conduit le jeu, car du commencement à la fin, on la trouve toujours présente, très mouvementée, très amusante, soit qu'elle oblige à sortir du bain le docile Beaudunois, soit qu'elle le traîne, aussitôt après la bénédiction nuptiale, à travers les ateliers d'artistes, et les boudoirs des demi-mondaines, pour ne le quitter qu'au seuil de la chambre conjugale, fourbu du reste, et plus endormi que conquérant. L'amusante artiste a mis dans ce rôle d'Adrienne une extrême variété, et sa verve spirituelle s'y déploie à plaisir.

M^{lle} Burty, — la femme peintre, — rachète son aimable aphonie par une chorégraphie infiniment suggestive.

Nous avons vu M^{lle} Bonheur en meilleure posture, lorsqu'elle jouait les niaisées pastoureuses, et c'est peut-être bien par excès d'application qu'elle pêche, dans le rôle de Bengaline de Mézidon.

Le reste de l'interprétation groupe autour du divertissant Regnard, de plaisants comiques tels que Brunais, un domestique idéal, et Trolly-Tréville, qui prête une figure réussie au sentimental rapin Tournesol.

Montée avec un soin luxueux, la pièce a été favorablement accueillie, et c'est là un début de bon augure pour la nouvelle campagne entreprise par M. Coudert.

A. BOISARD.

L'UNIVERSEL

De l'Orient vermeil au froid septentrion,
Du soleil qui s'éteint au soleil qui s'allume,
C'est partout le **Congo**, ce merveilleux savon,
Qui blanchit les humains, les lave et les parfume.

Bonh Omet au parfumeur Victor Vaissier.

S^r RAPHAEL-QUINQUINA PREMIÈRE MARQUE DES VINS TONIQUES

CONSTIPATION MAUX DE TÊTE
VICES DU SANG
POUDRE LAXATIVE ROCHER
Bientôt le nom du PRÉPARATEUR Guinet, pharmacien, 1, Rue Michel-le-Comte, PARIS.

Nous engageons nos lecteurs à profiter de l'occasion unique qui se présente aujourd'hui pour eux d'obtenir gratuitement un superbe cartel en cuivre massif d'une valeur de 55 francs. Ils enrichiront leur bibliothèque de nos meilleurs auteurs (Dumas, Balzac, G. Sand, Karr, etc.) par la même occasion.

Pour tous détails, voir à la dernière page de notre couverture (**Apothéose**).

C'est au Palais de Glace des Champs-Élysées que se porte en ce moment le mouvement mondain. De neuf heures à midi et de deux à cinq heures, le public aristocratique en forme la clientèle spéciale, puis de cinq à sept nos mondaines, retour du Bois ou des courses, s'y donnent rendez-vous pour faire un tour de piste en guise d'apéritif. Enfin, le soir de neuf heures à minuit un public composé de familles et d'étrangers se livre au sport hygiénique du patinage, recommandé aujourd'hui par les médecins de préférence à la bicyclette. Le dimanche après-midi, grande matinée réservée aux enfants.

Grande affluence dimanche dernier au Jardin d'Acclimatation : exactement 24.600 entrées ont été constatées à la porte principale et 2.300 au guichet de la porte de Neuilly, soit un total de près de 27.000.

Dès 2 heures, la Grande salle du Palais d'hiver était comble et le pointage des tickets de siège permet d'évaluer à plus de 12.000 le nombre des auditeurs du concert dirigé par M. Lafitte.

UNE OFFRE GRACIEUSE A NOS ABONNÉS

La grande maison de librairie Féchoz et C^{ie}, désireuse de compter parmi ses meilleurs clients les nombreux abonnés du *Monde Illustré*, leur fait aujourd'hui une offre dont tous voudront profiter.

Moyennant 3 fr. 50 elle leur donne le droit de choisir 20 francs de livres, gravures ou musique sur un important catalogue illustré qui sera envoyé franco sur demande adressée dans la huitaine et directement à MM. Féchoz et C^{ie}, 4, rue de Lille, Paris. Elle devra contenir une bande-adresse du journal et 30 centimes en timbres.

VIN MARIANI

A LA COCA
le plus efficace des toniques
41, Bd Haussmann,
et pharmacies.

RHUM CHAUVET

VIN DE VIAL

au QUINA, SUC de VIANDE et LACTO-PHOSPHATE de CHAUX
Le VIN de VIAL est un modificateur puissant
de l'organisme dans tous les cas de *Débilité générale*,
Croissances difficiles, longues Convalescences,
Anémie, Chlorose, Perte de l'Appétit et des Forces.

AU BON MARCHÉ

PARIS MAISON ARISTIDE BOUCICAUT PARIS

Lundi 25 Octobre et jours suivants

EXPOSITION SPECIALE DES

TOILETTES D'HIVER

pour Dames, Hommes et Enfants

Grande Mise en Vente des

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Après le repas un verre de **Bénédictine**.



CHEVEUX CLAIRSEMÉS allongés et rendus
tous par l'Extrait capillaire des *Bénédictins du*
Mont-Majella, qui arrête aussi la chute et retarde
la décoloration, 6 fr. le flac., 1^{er} mandat 6 fr. 85
à l'adm^r Senet, 35, r. du Quatre-Septembre, Paris.

L'Élégance Pratique est la seule revue parisienne
traitant des modes pour hommes, dames et jeunes
gens.

L'Élégance Pratique publie une fois par mois une
planche gravée par nos meilleurs dessinateurs, re-
présentant les dernières modes pour hommes, dames
et jeunes gens.

Le prix de l'abonnement pour un an est de 6 fr.
pour la France et de 9 fr. pour l'Etranger.

On s'abonne à *L'Élégance Pratique* en adressant un
mandat-poste à l'Administration, passage des Princes,
à Paris.

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la TOILETTE
HOUBIGANT, 19, Faub.-St-Honoré.

PHENOL-BOBCEUF LE ROI DES DESINFECTANTS
Le Flacon 1 fr. 75, le Litre 5 fr. tue Microbes et préserve des
MALADIES CONTAGIEUSES

ACETYLENE DERROY Manuel de Renseignements pratiques
GRATIS ET FRANCO Fils Aîné, 75, r. du Théâtre, Paris

CHAUFFE-BAIN 8, rue des Francs-Bourgeois, 8.

ÉTABLISSEMENT de St-GALMIER (Loire) Exiger le Cachet vert
et la Signature : **SOURCE BADOIT**
L'Eau de Table sans Rivale. — La plus Limpide

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 120 MILLIONS.
Siège social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris.

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance
fixe ; — Ordres de Bourse (France et Etranger) ; — Sous-
criptions sans frais ; — Vente aux guichets de valeurs li-
vrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. à lots de la
Ville de Paris et du Crédit Foncier, Bons à lots de l'Ex-
position de 1900, etc.) ; — Vente ferme ou à prime de Bons
du Panama et de Bons du Congo avec faculté pour l'ache-
teur à prime de résilier son achat, par l'abandon de la
prime, dans les cinq jours qui suivent le tirage ; —
Coupons ; — Mise en règle de titres ; — Avances sur
titres ; Escompte et Encaissement d'Effets de commerce ; —
Garde des Titres ; — Garantie contre le remboursement au
pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Trans-
ports de fonds (France et Etranger) ; — Billets de crédit
circulaires ; — Lettres de crédit, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant
en proportion de la durée et de la dimension.)

52 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 221 agences en
Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les
places de France et de l'Etranger.

PRÉVOYANCE & PLACEMENT

Economisant un franc par jour, une personne de 32 ans peut se
créer une rente de 600 fr. et toucher un capital de 10.000 fr. à une
époque fixée, en cas de décès, ses héritiers recevront immédiate-
ment 10.000 fr. Plusieurs combinaisons intéressantes pour doter
des enfants, se créer un capital, sont exposées dans les livrets du
GRESHAM. C^{ie} d'Assurances sur la Vie et de Rentes, établie
en 1854, à Paris, dans ses immeubles, 30, Rue de Provence.

NE TEIGNEZ PAS vos cheveux avec des eaux,
mais recolorez-les à sec avec
la Poudre Capillus. Parfumerie Ninon, 31, r. du 4-Septembre.

Pour étendre vos affaires dans le Nord de la
France, insérez l'annonce de votre Maison dans la
partie de

L'ANNUAIRE DU NORD

spécialement réservée aux Maisons Recommandées
(pages roses).

Demandez le tarif à la Direction de l'ANNUAIRE
DU NORD, 52, rue Esquermoise, à Lille. (Joindre
le texte de l'annonce.)

L'ANNUAIRE DU NORD, répandu partout,
est recherché à cause de la grande efficacité de sa pu-
blicité. Il est le Répertoire complet des Adminis-
trations, du Commerce et de l'Industrie du Nord.
Il contient les adresses des propriétaires, rentiers,
agriculteurs, fonctionnaires, employés et notables de
la région.

Volume d'environ 2.000 pages, grand format :
Prix : 11 fr. 50 contre mandat-poste.

Courtiers d'annonces demandés dans les Villes où
l'Annuaire n'est pas représenté.

GRAINE DE LIN TARIN DANS LES PHARMACIES
CONSTIPATION, DIARRHÉE. — 1 fr. 30 la Boîte.

L'Imprimeur-Gérant : P. MOUILLOT.

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

2 MAISONS contiguës av. du Bel-Air, du Trône,
4, et cité du Trône, 3. C^{ie} 498^m. Rev.
b. 12.330 f. M. à p. 120.000 f. A adj. s. 1 ench. ch. n.
16 novembre. M^e Berceon, not., 4, av. de l'Opéra.

MAISON PARIS BOURSALT Revenu brut
79, rue 5.610 francs.
M. à p. 50.000 f. A adj. s. 1 ench. ch. n. Paris, 9 nov.
97. M^e Bertrand-Taillet, n., 56, r. Pierre-Charron.

PROPRIÉTÉ à Levallois-Perret, r. Carnot, 37.
C^{ie} 504^m. Rev. br. 3.504 f. M. à p.
50.000 f. A adj. s. 1 ench. ch. n. Paris, le 16 nov.
97. S'adr. à M^e Michel, not., 50, av. Wagram.

CLICHY 5 Prop. r. Cousin, 7, et r. Martre, 8 à
14. M. à p. 10.000 fr. à 25.000 fr.
R. de 800 à 2.060 fr. A adj. s. 1 ench. ch. n. Paris,
16 nov. 97. S'adr. aux not. M^e Robert Lisle, 8 bis,
r. de l'Echelle et Marc, 38, r. de Bondy, dép. enc.

Liquidation jud^{re} de l'ancienne Maison Blossier
en vertu d'ordonnance du juge-commissaire.
Vente d'une importante quantité de

LINGERIE FINE, DENTELLES VÉRITABLES
VELOURS, SOIERIES, TISSUS

Fournitures pour Robes, Passementerie
MANTEAUX ET ROBES, MODÈLES RICHES
Hôtel Drouot, s^{lle} 6, du lundi 25 au 30 octob., 2 h.
Expos. publ. le dim. 24 oct. de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.
M^e P. Lemoine, c^{ie}-p^{te}, 91, r. Lafayette, ass. p. les
dentel. de M. A. Lefebvre fils, exp^{te}, r. Castiglione.

80 CRÉANCES (55.798 f.) M. à p. p. et b. 2.000 f.
A adj. 25 oct. 97. 2 h. Et. Aron, not.
28, av. l'Opéra. M. Lupy, synd., 6, q. Marché-Neuf.

Vente au Palais, le 6 novembre 1897, à 2 h.
passage Penel, 14. Mise à
prix 4.000 fr. S'adr. à
M^e Pelletier, avoué, 44, Chaussée-d'Antin, M^e Du-
clos, avoué ; M^e Besnard, notaire à Saint-Denis.

LA JONCHÈRE (S.-et-O.) 2 Villas et terrains.
C^{ie} de 1.200^m à 12.615^m. M. à p.
de 1.200 f. à 100.000 f. A adj. s. 1 ench. 5 lots, ch.
not. Paris, 9 nov. 97. M^e P. Delapalme, not., 15,
Chaussée-d'Antin.

Vente au Palais à Paris, 27 octobre 1897, 2 h. 1^{re}
à Paris, r. St-Honoré, 67. M. à prix
120.000 fr. Rev. net env. 18.270 fr. 2^o
à Paris, r. St-Honoré, 67. M. à prix
50.000 fr. 3^o Maison à Paris, r. Git-le-
Cœur, 15. M. à p. 50.000 fr. Rev. net env. 5.300 fr.
S'adr. à M^e Daupéley, rue St-Honoré, 368, Tis-
sier et Pérard, avoués, Fauchey et Girardin,
notaires.

Vente au Palais, le 27 octobre 1897, à 2 heures.
PROP^{TE} PARIS avenue de CLICHY, 194
Rue Fragonard et boulev. Bessières, 121. C^{ie} 1.352
m. env. Rev. par bail principal notarié : 5.000 fr.
Mise à prix : 100.000 fr. — S'adres. à M^e Chartier,
avoué, 10, rue Richelieu ; M^e Giry et Poinot,
avoués, et Saintville, notaire à Aubervilliers.

Vente au Palais, le 28 octobre 1897, à 2 heures.
NUE Propriété à la Garene-de-
d'une MAISON Colombes, rue de
l'Aigle, n^{os} 12 et 14, et rue des Buissons. Mise à
prix 13.417 fr. S'adr. M^e Victor Tricot, avoué, 51,
rue Le Peletier, Johanneau, Fournier-Latou-
raille, Launay, avoués ; Hoquet, notaire.

MAISON à Paris, 78, rue de la Marc, et rue des
Cascades, 87. C^{ie} 255^m 92. R. 7.945 f. M.
à p. 80.000 f. A adj. s. 1 ench. ch. n. Paris, 9 nov.
97. M^e Hussenot, not., 393, rue des Pyrénées.

Vente au Palais de Justice, jeudi 28 oct. 97, 2 h.
à Paris, r. Caplat, n^o 7. Cour et dépend.
MAISON Cont. env. 222^m. Revenu annuel évalué
à 5.600 fr. M. à p. 40.000 f. S'ad. Pierre Launay,
avoué à Paris, 1, rue Banque, Sueur, huissier,
25, faub. Poissonnière, et pour visiter sur les
lieux de 9 heures à midi.

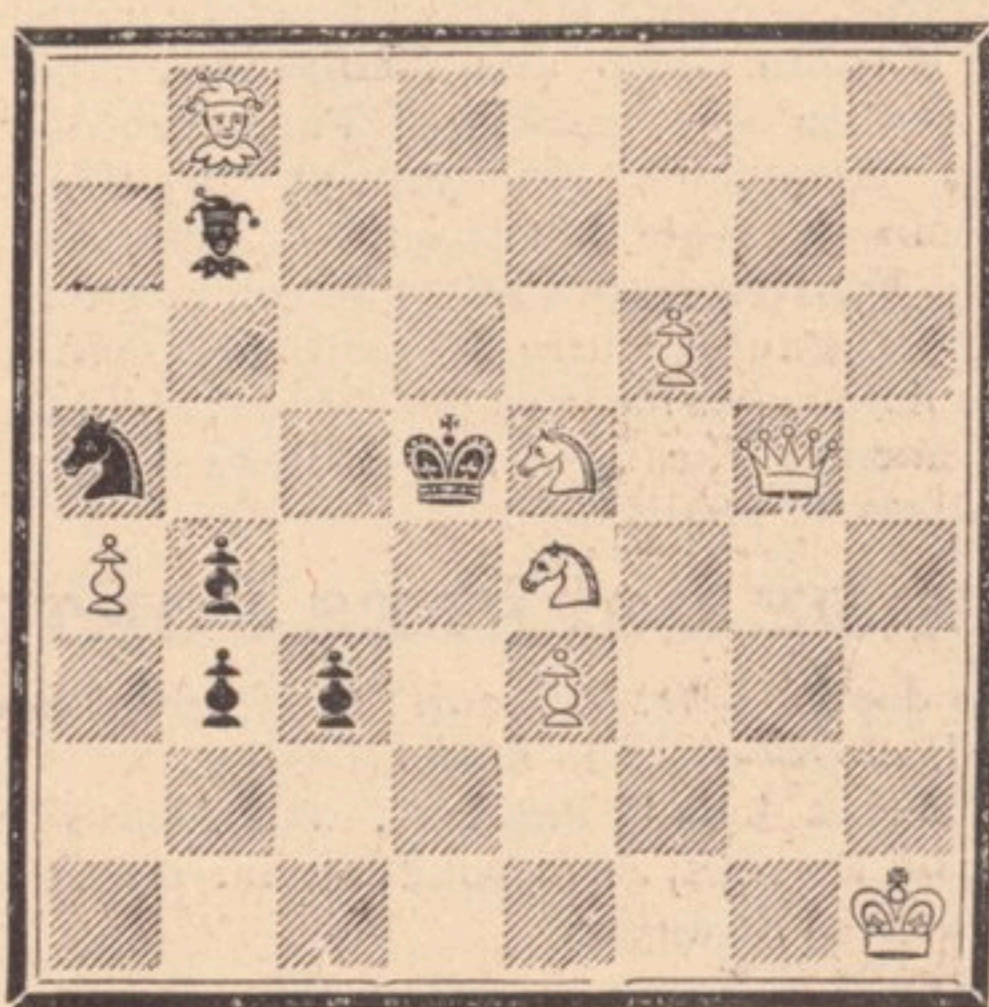
Les annonces et insertions sont reçues
à l'OFFICE D'ANNONCES 10, place de la Bourse.

ÉCHECS

AVIS IMPORTANT. — Nous prions MM. les amateurs d'adresser les solutions et toutes communications relatives aux échecs à M. Rosenthal, rue du Marché, Villa Mequillet, 12, Neuilly (Seine).

PROBLÈME N° 1636.

Par M. Vetsnik.



Les blancs jouent et font mat en trois coups

SOLUTION DU PROBLÈME N° 1632

BLANCS NOIRS
1 R2R 1 P4CD (ou A B C D)
2 C1FR 1 R5 F ou autre coup
3 D6R ou C3R mat

2 D4R éch
3 C4FD mat

2 D7FR éch
3 C4FD mat

2 P4FD éch
3 D7C pr P mat

2 R3D
3 P4FD mat

PARTIE N° 656.

Jouée récemment dans le tournoi à Netherlands entre MM. Bleijkmans et T. Kosté.

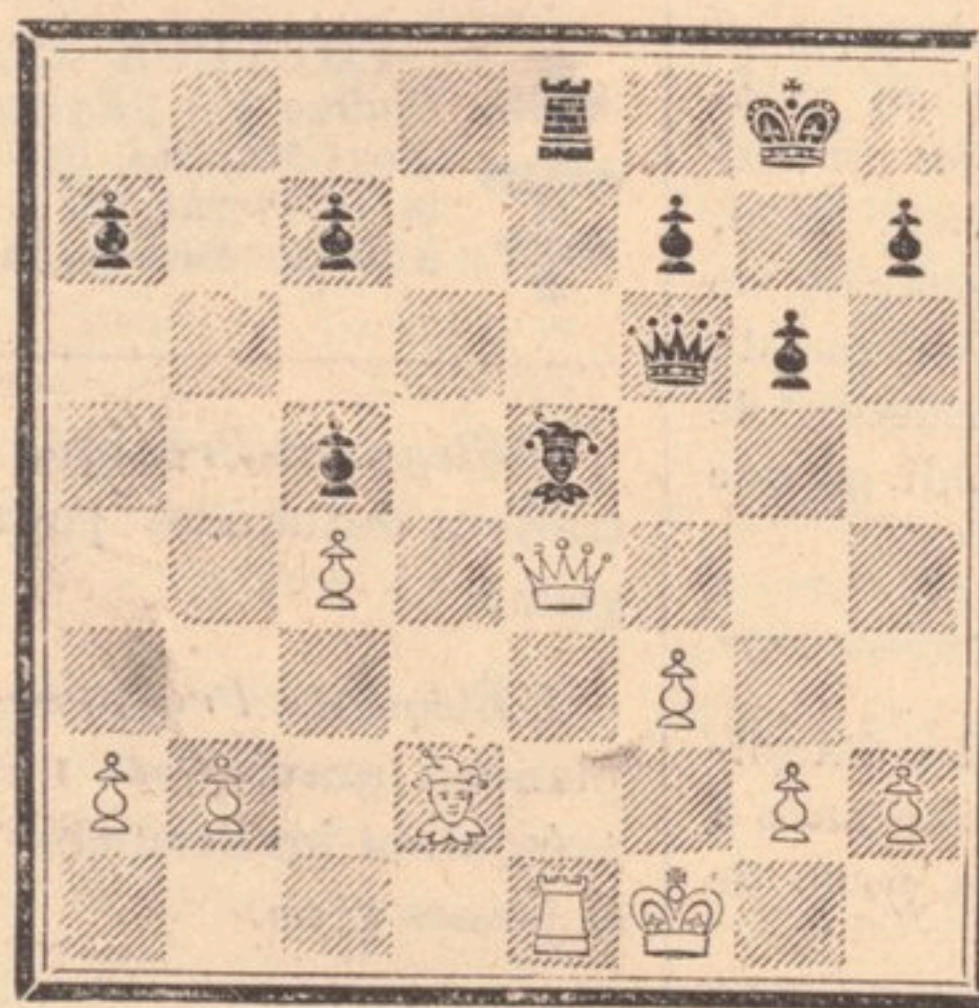
Partie Ponziani.

BLANCS M. Bleijkmans.

1 P4R
2 C3FR
3 P3FD
4 D4TD (a)
5 C pr P
6 C pr C
7 F4FD
8 Roq
9 T1R (d)
10 P3D
11 F pr PD
12 D2FD
13 F2D (e)
14 F5FR
15 P3FR
16 P4FD
17 C3FD
18 T pr T
19 C4R
20 R1FR
21 C pr C éch
22 F4R
23 D pr F

NOIRS M. T. Kosté.

1 P4R
2 C3FD
3 P4D
4 P pr P (b)
5 D4D
6 P pr C (c)
7 D2D
8 C3FR
9 F2R
10 P pr P
11 Roq
12 P4FD
13 F2CD
14 D3FD
15 F3D
16 TR1R
17 T pr T éch
18 T1R
19 F4R
20 P3CR
21 D pr C (f)
22 F pr F (g)

Position après le 20^e coup des blancs.

BLANCS

24 F4FR
25 D pr T
26 P3CR
27 D2R
28 T1CD
29 D2CD
30 D pr D
31 T3CD
32 P3TD
33 T3D
34 T8D
35 R2R
36 T8TD
37 T pr P
38 T8TD
39 P4TD

23 R2CR (h)
24 F pr F
25 D pr P
26 F3D
27 D6FD
28 P4TD
29 F4R
30 F pr D
31 F5CD
32 P5TD
33 F4TD
34 R3FR
35 R2R
36 F6FD
37 P3FR
38 F5D

Les noirs abandonnent.

NOTES

(a) Si 4 F5CD — P pr P5C pr P — D4D6D4TD — CR2R7P4FR (si 7 C pr C — C pr C8 Roq — F3D9F pr C éch — D pr F10D pr D éch — P pr D11

T1R — Roq 12 T pr P — F4FR 13 T1R — TD1R etc. mieux) — P pr P en pas 8 C pr P à 3 FR — P3TD9F4FD (si 9 F2R — C3CR10 Roq — F3D11P4D — Roq 12 C5CR — C5FR etc. mieux) — D4TR10F2R — C3CR11 Roq — F3D12D1D — Roq 13 P4D — F5CR14P3TR — P4FR etc. et gagnent. Pour la suite de ces variantes, voir nos analyses précédemment données sur ce début.

(b) Le coup juste était 4 — P3FR5F5CD — CR2R6 Roq — P pr P7D pr PR — F4FR8F pr C éch — P pr F suivi de F6D etc. mieux.

(c) Il est évident que si 6 — D pr C7F5CD gagnerait la dame.

(d) Nous aurions préféré 9 P3D — P pr P10F pr PD — F2CD (si 10 — F2R11F5FR — D3D12T1D etc. et gagnent) 11 D3CD — T1CD12F3R — P4FD (il est évident que si 12 — D pr F13F pr P etc. et gagnent) 13 F5CD — P3FD14T1R etc. et gagnent.

(e) Nous aurions préféré 13 F5CR — F2CD14F pr C — F pr F15C2D — D3FD16C3FR etc. mieux.

(f) Le coup juste était 21 — F pr C22F4R — D3CD etc. partie égale.

(g) Faible. 22 — F3FD était le seul coup à jouer.

(h) Le coup du texte fait perdre la partie, comme l'on verra par la suite. 23 — T1D24F6TR! — F3D25D8R éch — F1FR! 26 D3R (si 26 F pr F — T pr D27T pr T — D3FD etc. et gagnent) — F pr F27D pr F — D pr PC etc. égaliserait la partie.

S. ROSENTHAL.

MAISONS RECOMMANDÉES

PAR

Le Monde Illustré

AUTOMOBILES ET CYCLES

VOITURES ET TRICYCLES AUTOMOBILES
Toutes marques. Victor Mathieu, 22, r. Taitbout, Paris.

ACÉTYLÈNE

LAMPES PORTATIVES Gazogènes pour wagons, villes, appartements, usines, châteaux. Frossard et Cie, 1, r. Auber.

APÉRITIFS

KOLAMANGO Vin apéritif de KOLAS et MANGOS frais.

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES

DRAPIER ET FILS, 41, Rue de Firoi; Bandages; Corset redresseur; Bas pour varices; Ceintures; Appareils d'hygiène, chirurgie, caoutchouc. — Catalogue Téléphone.

APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

PHOTOGRAPHIE VULGARISATRICE 6 et 8, rue des Petites-Écuries, Paris
Envoi franco sur demande du catalogue illustré

BLANCHISSAGE, SAVONNAGE

SAPONITE pour Savonnages, Blanchissages
Nettoyages.
Chez tous les détaillants 0 fr. 40 le paquet.

CHIRURGIEN - DENTISTE

YOT 3, place de Rennes au coin de la rue de Rennes. (Prix modérés).

CONFISERIE

BAPTÈMES BOITES ET JACQUIN FRÈRES
DRAGÉES 12, rue Pernelle, Paris

CORSETS

L. P. Exiger la marque LA COURONNE L. P.

CHIENS A VENDRE

CHIENS de luxe et de chasse d. pl. par sang env. 1000 fois primé. Exc. réf. en France garantie. Envoi facile et rapide. S'adresser Alb. Latz, Euskirchen prov. Rhén. (Jury à nombre de grands concours).

DIABÈTE ET ALBUMINE

Consommez le Pain FOUGERON, ses biscuits, madeleines, macarons et semoule. Boulangerie Anti-Diabétique, 30, rue Saint-Augustin.

CHAPEAUX DE DAMES

PALAIS de MODE 12, rue N.-D.-des-Victoires. Ravissants
la MODE chapeaux d'hiver 4 f. 75, 9 f. 75, 15 f. 75.

ÉCLAIRAGE

BEC SOLEIL Cloches incandescentes.
5 bis, rue de Louvre, 5 bis.

FLEURS ARTIFICIELLES

LHOMER Fleurs d'églises et d'appartements.
47, rue de Sevres — rue du Bac, 142.

FLEURS NATURELLES

CHÉNIER 23, rue Drouot (téléphone). Les plus
belles fleurs de Paris. En face le Figaro.

HORLOGERIE

MONTRE WATERBURY 20, bd Montmartre
Paris.

LIQUEURS EXTRA

FREMY FILS distillateur. Chalonnes-s-Loire.
Prix-courant sur demande.

MACHINES A ÉCRIRE

LA LEMINGTON 8, bd des Capucines, Paris. La
première machine du monde.

MÉDECINS

MALADIES nerveuses, Anémie, Troubles du cœur. Lundi,
mercredi, vendredi, 5, r. Maubeuge, de 4 à 6 h.

MEUBLES

TABLE FÉRET Bureau ministre à élévation facultative
et automatique. Bureau comptable et
tous autres. 16, rue Etienne-Marcel, Paris.

MODES

MODES modèles, créations. Prix modérés.
Mme Yves, 390, rue Saint-Honoré.

BASTIDE 33, boulevard Malesherbes.
Modes, Robes, Lingerie

ORFÈVRE FIE

BI-MÉTAL 30, boulevard des Capucines. Objets
de table, de cuisine, de toilette, etc.
Le BI-MÉTAL est le métal hygiénique par excellence.

ORFÈVRES ET JOAILLIERS

RISLER ET CARRÉ cadeaux pour mariages. Bijoux
genre ancien. 16, F^{rs} St-Honoré

PAPIERS PEINTS

BOUCHERAT ET LECOQ La meilleure maison.
105, rue St-La are.
Côté passage du Havre. — Le meilleur marché.

PARFUMERIE

IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE 24, r. des Lombards
Transféré, 29, rue Saint-Denis

VIOLETTE PRECIOSA Dernière création de ED. PINAUD
parfum délicat et ED. PINAUD
persistant, Quintessence, Poudre de riz veloutée, Extrait
végétal pour la toilette et les soins de la chevelure,
Eau de toilette, Savon extra-fin.

PHOTOGRAPHIE D'ART ET DE LUXE

P. BONNAMY Spécialité pour enfants.
artiste peintre, 41 et 43, rue du Bac.

PHOTOGRAPHIE

PIERRE PETIT Linographie, Peinture au charbon.
17, 19 et 21, place Cadet

POTERIES

LA POTERIE DU GOLFE JUAN
Clément Massier, 206, rue de Rivoli.

SAGE FEMME

Mme MERLOT 163, rue Montmartre, traite avec succès
stérilité, consultation de 1 h. à 4 h.
Prend pension. Paris et à la campagne.

SOIERIES POUR ROBES ET LINGERIE

58 MAUSSMANN Tailletas 5 cm garanti indéchirable 2 f. 45 le
m. velours de soie 6 f. 90 le m. noir et coul.

TAILLEUR

MAISON RICHELIEU La plus élégante des maisons de
tailleurs de Paris. J. PARVEAU

CARCASSONNE 2, faubourg Poissonnière
magnifique complet depuis 60 fr.

THÉS

THÉS C^{ie} ANGLAISE
23, Place Vendôme. Envoi franco, 1 kilo.

TISSUS ININFLAMMABLES

FRED-RÈNE Lanterne pr vélo 1,75; sacs à valeurs
inflammables dep. 3 f.; r. du Bac, 24.

VITRAUX ARTISTIQUES

VITRAUX GLACIER les plus beaux
les meilleur marché
23, Rue d'Hauteville, Paris. Notice Franco Gratuite.